

revue du mois, numéro 319, montréal, septembre 1967, prix 50¢

RELATIONS

Le Synode d'évêques

L'affaire De Gaulle

Le Pavillon chrétien

L'encyclique "Sacerdotalis Caelibatus".
- La télévision: une mosaïque. - Au
Festival de l'Expo. - Constantinople. -
Jérusalem. - Rome.

SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1967

Editoriaux	223
<i>Constantinople. — Jérusalem. — Rome.</i>	
Articles	
LE SYNODE D'ÉVÊQUES Luigi d'Apollonia	225
L'ENCYCLIQUE "SACERDOTALIS CAELIBATUS" Georges Robitaille	227
L'AFFAIRE DE GAULLE Richard Arès	230
LE PAVILLON CHRÉTIEN M'À DIT Jean-Charles Waddell	234
LA TÉLÉVISION : UNE MOSAÏQUE Paul Warren	237
Chroniques	
Au service du français : De nouveau la prononciation Joseph d'Anjou	240
Méditation : La Fête du travail Paul Fortin	240
Le théâtre : Au Festival de l'Expo : Terre d'Aube. — La Vie est un Songe. — L'Avare. La Double Inconstance. — Sumidagawa. Kanjincho. — Ballets et Opéras Georges-Henri d'Auteuil	241
Avec ou sans commentaires : "French Canada's Day of Pride". — L'encyclique sur le célibat des prêtres	243
Lecture du mois : La revue "Maintenant" et le problème de Dieu René Champagne	245
Les livres	246
Notes bibliographiques	249
Ouvrages reçus	250

RELATIONS

REVUE DU MOIS

publiée par un groupe de Pères de la Compagnie de Jésus

Directeur : Richard ARÈS.

Rédacteurs : Luigi D'APOLLONIA, Gérard HÉBERT, Marcel MARCOTTE.

Collaborateurs : Joseph D'ANJOU, Georges-Henri D'AUTEUIL, Robert BERNIER, Jacques COUSINEAU, René DIONNE, Fernand POTVIN, Jean-Paul ROULEAU.

Secrétaire de la rédaction : Georges ROBITAILLE.

Administrateur : Arthur RIENDEAU.

Rédaction et abonnements :

8100, boul. Saint-Laurent, Montréal-11. Tél. : 387-2541

Publicité :

Cie des Publications Provinciales Limitée

110, Place Crémazie (Suite 719), Montréal-11. Tél. : 384-6800

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.

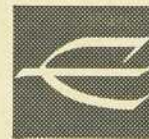


Relations est une publication des Editions Bellarmin, 8100, boulevard Saint-Laurent, Montréal-11. Téléphone : 387-2541. Prix de l'abonnement : \$5 par année. Le numéro : \$0.50. Relations est membre de l'Audit Bureau of Circulations. Ses articles sont répertoriés dans le Canadian Periodical Index, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le Répertoire canadien sur l'éducation.

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.



CIGARETTES
"EXPORT"
 BOUT UNI OU FILTRE
 RÉGULIÈRES ET "KING"



Sécurité pour
 le professionnel
 ou pour
 l'homme d'affaires,
 sa famille,
 ses employés,
 son entreprise.

L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE
 protège plus de
 300,000 Canadiens-français
 dans le Québec.

Sécurité
 de planification
 successorale

- Assurance-vie
- Rentes viagères
- Assurance collective
- Caisse de retraite

L'ÉCONOMIE
MUTUELLE D'ASSURANCE

41, rue Saint-Jacques, Montréal — Tél. : 845-3291
 Chicoutimi - Drummondville - Granby - Joliette - Longueuil
 Montréal - Ottawa - Québec - Sherbrooke - Saint-Jean

Editoriaux

Constantinople

ON S'ATTENDAIT à une visite du patriarche Athénagoras à Rome : ce fut le Pape qui se rendit à Istanbul. "Soyez bienvenu, Très Saint successeur de Pierre, qui avez de Paul le nom et la charité... Voici que, contre toute attente humaine, se trouve parmi nous l'évêque de Rome, le premier en honneur d'entre nous, celui qui préside dans la charité."

C'est en ces termes admirables que le patriarche de Constantinople, le premier en dignité des patriarches orthodoxes, salua l'évêque de Rome. Ceux qui sont le moins au courant des plus antiques rivalités et des plus récentes querelles entre ces deux sièges mesurent avec étonnement le rapprochement opéré en ces derniers temps, et rendent grâce à Dieu pour les merveilles accomplies.

Présence d'observateurs orthodoxes au Concile, suppression du patriarcat latin de Constantinople par égard pour le patriarche orthodoxe, rencontre à Jérusalem, baiser de paix et prière en commun, restitution de la relique du chef de saint André, apôtre, et des reliques de saint Tite, compagnon de Paul, levée, à la fin du Concile, des anathèmes réciproques, venue à Rome d'une délégation oecuménique pour l'ouverture de l'Année de la foi, le 29 juin dernier, et maintenant, pour la première fois depuis la rupture, la visite du Pape au patriarche de Constantinople dans la ville de celui-ci : ces démarches et gestes surprennent, émeuvent, ébranlent par leur sainte impatience ou leur sainte audace. Ce sont là, n'en doutons pas, les oeuvres de l'Esprit qui prépare la grande réconciliation, le rétablissement de la communion.

Le Pape a insisté dans la cathédrale Saint-Georges du patriarcat oecuménique sur l'ampleur de la communion qui existe déjà entre les Eglises orthodoxes et catholique : même foi en la Trinité et en l'Incarnation, mêmes sacrements, même Eucharistie par suite de la commune succession apostolique. Vienne le jour de l'union parfaite "dans la diversité légitime des traditions liturgiques, spirituelles, disciplinaires et théologiques"! Vienne le jour de la communion au même calice ! Vienne le jour du Seigneur !

Qu'est-ce qui nous en éloigne encore ? Sur le plan ecclésiologique, le rôle du pape dans l'Eglise, sous son double aspect de primauté et d'infaillibilité : grave problème qui reçoit un commencement de solution. Répondant aux initiatives de Paul VI, le patriarche de Constantinople a inséré le nom de l'évêque de Rome dans la prière officielle de l'Eglise, après l'avoir salué comme "celui qui préside à la charité". Or c'est en messager de charité que Paul VI a voulu se montrer, de cette charité, a-t-il dit, qui "fait découvrir la profonde identité de notre foi", qui nous permet de mieux prendre conscience de la "profondeur même de notre unité, en même temps qu'elle rend plus douloureuse l'impossibilité actuelle de voir cette unité s'épanouir en concélébration, et nous incite à tout mettre en oeuvre pour hâter la venue de ce jour".

Nous avons nettement l'impression qu'on a atteint un point de non-retour et que si la réunion des Eglises d'Orient et d'Occident était renvoyée aux calendes grecques, ce serait à désespérer de l'avenir de l'oecuménisme.

Oui, ce 25 juillet 1967 à Constantinople, a été une grande journée dans l'histoire de l'Eglise.

Jérusalem

JÉRUSALEM redevenue ville juive après deux mille ans d'attente, deux mille ans de prière : croit-on que, de retour d'exil, Israël serait prêt à en accepter l'internationalisation, conformément à la résolution de l'Assemblée générale de l'O.N.U., en date du 10 décembre 1949 ? qu'il en sacrifierait la possession au moment où le feu du ciel vient de tomber sur ses ennemis et la victoire donner raison à ses prophètes ? Poser la question, c'est donner la réponse.

Déjà en 1949, au lendemain de la décision de l'O.N.U., Moshe Sharrett, ministre des Affaires étrangères d'Israël, s'exclamait : "C'est un jour de deuil pour les Nations Unies." Et David Ben Gurion, premier ministre du nouvel Etat, déclarait au *Knesset* qu'Israël "n'avait jamais eu et n'aurait jamais qu'une seule capitale, Jérusalem l'éternelle. Ainsi en a-t-il été il y a trois mille ans, et ainsi en sera-t-il, nous le croyons, jusqu'à la fin des temps." Aujourd'hui que ses armées triomphent avec éclat et que la lumière d'une sorte de miracle fait fleurir le désert, quelle ne serait pas l'indignation d'Israël s'il fallait y renoncer !

Mais si un statut international pour la ville entière de Jérusalem et sa population juive et arabe s'avère de plus en plus une solution abstraite, toute théorique dans sa perfection, est-ce à dire que la garde des Lieux Saints doit être laissée à la seule autorité politique d'Israël ? Le gouvernement d'Israël ne le prétend pas.

Dans son mémorandum aux Nations Unies, en date du 26 mai 1950, Israël reconnaissait sans ambages que "Jérusalem concentre d'une façon unique au monde les Lieux Saints des trois religions universelles", que leur protection et leur liberté d'accès, "ainsi que le maintien des droits religieux existants, constituent un devoir sacré pour la collectivité des nations, et il importe que la responsabilité des Nations Unies à cet égard soit universellement reconnue".

En conséquence, le gouvernement d'Israël estimait "qu'il faudrait donner à l'Organisation des Nations Unies les moyens de s'acquitter effectivement de cette tâche et que cette responsabilité devrait être définie dans des documents juridiques appropriés".

En bref, au principe d'un régime international pour la ville de Jérusalem, sa banlieue et sa population, Israël demandait de substituer le principe d'un contrôle international des Lieux Saints.

La question de Jérusalem n'est pas tellement différente de la "Question romaine" qui embarrassa les chancelleries et déchira les consciences, pendant plus d'un demi-siècle. La ville de Rome est aujourd'hui la capitale d'une nation en même temps que la capitale d'une religion, grâce au Traité de Latran. Or, rien

n'empêche Israël de réaliser avec les Nations Unies un compromis du même type, maintenant que la division absurde de la ville a été supprimée. Et rien n'empêche les Eglises d'accepter un statut de Jérusalem qui pourrait être plus digne et plus généreux que ceux autour desquels, pendant tant de siècles, elles se sont chamaillées quand elles ne se sont pas battues.

Cité trois fois sainte, sainte pour les juifs, sainte pour les chrétiens, sainte pour les musulmans, haut-lieu de tous ceux qui se réclament du Dieu d'Abraham, ville de David et du Fils de David, Jérusalem, la plus sainte des villes, ne saurait être rabaissée au seul rôle de capitale nationale. Nulle part ailleurs il n'existe pareille ville : Israël dispersé, méprisé, persécuté, le sait qui a trouvé dans ses souvenirs religieux son unité et le secret de sa résurrection.

Rome

LA RÉFORME DE LA CURIE ROMAINE, objet de débats assez vifs au Concile, se rattache explicitement au décret conciliaire *Christus Dominus* sur la charge pastorale des évêques.

Les Pères souhaitaient une "nouvelle organisation" des dicastères, notamment en ce qui concerne "leur nombre, leur nom, leur compétence, leurs méthodes de travail et la coordination de leurs travaux" (§ 9).

Ils souhaitaient également que "leurs membres, leurs personnels, leurs consultants soient, dans la mesure du possible, davantage choisis dans les diverses contrées de l'Eglise"; que, parmi leurs membres, soient aussi admis quelques évêques diocésains et qu'on entende davantage les laïcs (§ 10).

C'est chose faite. La Constitution apostolique intitulée *Regimini Ecclesiae universae*, promulguée le 15 août, rendue publique le 18, entrera en vigueur le 1^{er} janvier prochain.

Le rôle accru des évêques résidentiels, la composition internationale du personnel, le secrétariat du pape devenu l'organe suprême, les réunions périodiques des préfets de Congrégations, l'amovibilité des charges majeures garantissant ainsi le rajeunissement constant et le dynamisme des Congrégations, la coopération des laïcs, ces mesures et d'autres, — car la Constitution comporte 136 articles, — si elles ne bouleversent pas des structures séculaires, renouvellent profondément le gouvernement de l'Eglise : elles visent à faire de la Curie romaine cet instrument souple, authentique, adapté aux besoins du temps, en "accord total" avec le pape qui assurera les orientations nouvelles dans le sens du Concile.

Une fois de plus, Paul VI tient parole et répond par des actes à l'attente des Pères conciliaires comme aussi aux critiques systématiques des douteurs.

Le Synode d'évêques

Luigi D'APOLLONIA, S. J.

DE TOUTES LES INSTITUTIONS NÉES DU CONCILE la plus importante sans conteste est le Synode d'évêques, signe visible, manifestation pratique de l'autorité "collégiale" des évêques¹. Voici que, pour la première fois, il va se réunir à Rome, de la fête de saint Michel, qui est le 29 septembre, jusqu'à la fête de saint Raphaël, qui est le 24 octobre, "ou plus longtemps si c'est nécessaire", a dit le Pape². De la barque du pêcheur, Pierre et ses compagnons s'apprentent à jeter de nouveau les filets que, depuis quelque temps, ils réparaient sur la grève...

Le Synode épiscopal, qu'est-ce au juste ? Avant de le dire, il y a lieu peut-être d'en retracer la genèse.

I. Genèse de l'institution

Le Synode n'a pas été le reflet d'une illumination soudaine. Nous le voyons mieux maintenant, l'idée a mûri lentement au contact des faits pendant les saisons du Concile. Et même s'il est vrai que, dans la période préparatoire du Concile, certaines voix avaient proposé d'associer les évêques, d'une manière ou de l'autre, au gouvernement suprême, le Synode n'en demeure pas moins une création de Paul VI. C'est lui qui a eu l'initiative d'un nouvel organe central de consultation et de collaboration, lié dans son esprit à la réforme de la Curie — de cette Curie romaine dont on parlait tant et sur laquelle quelques-uns s'acharnaient. Elevé pour ainsi dire dans les palais apostoliques, Paul VI allait donner la preuve qu'il en connaissait les détours et les couloirs mieux que tout autre Père du Concile.

Trois mois seulement après son élection et une semaine avant l'ouverture de la II^e session du Concile, — sans doute pour que tous les Pères entendissent ce qu'il avait à dire, — l'héritier de Jean XXIII s'adressait à la Curie romaine. Il en reconnaissait les mérites, lui disait sa gratitude, exaltait la noblesse de sa fonction. En même temps, il faisait écho avec un tact admirable aux reproches qu'on lui adressait, l'invitait à faire sa propre critique et annonçait son intention d'en recomposer les structures. D'une part, la Curie ne se montrera pas "avare de ces facultés que, sans nuire à l'ordre de l'Eglise universelle, l'épiscopat peut aujourd'hui mieux exercer par soi-même et sur les lieux". D'autre part, la Curie ne s'opposerait sûrement pas à une plus réelle participation de l'épiscopat universel "à la responsabilité du gouvernement de l'Eglise". Et, prenant les devants, Paul VI suggérait au Concile d'en

1. Lors d'une conférence de presse (25 sept. 1965), le cardinal Marella, en réponse à une question, déclarait ce qui suit : "On peut dire que le Synode est un symbole ou un signe de la collégialité, mais il n'est pas l'explicitation de la collégialité en acte, comme l'est le concile oecuménique. Mais le terme de collégialité peut avoir le sens large de responsabilité et de souci à l'égard de l'Eglise universelle. En ce sens, le Synode est une manifestation de la collégialité."

2. Allocution de Noël aux cardinaux, le 23 décembre 1966.

exprimer le vœu : "Nous dirons même que lorsque le Concile oecuménique exprimera le désir de voir associer... des représentants de l'épiscopat..."

Quelques jours plus tard, dans la basilique ruisselante de lumière, s'ouvrait la II^e session du Concile, Paul VI revenait sur la même idée. Bien que dotée par le Christ de la plénitude du pouvoir, la charge de Pasteur universel, disait-il, pourrait cependant "être mieux aidée et soutenue, selon des modalités à établir, par une plus efficace et plus responsable collaboration de nos chers et vénérés Frères dans l'épiscopat".

Pareillement, à la fin de la III^e session. L'idée prenait de la vigueur dans l'atmosphère pastorale et doctrinale du Concile : la Constitution dogmatique, déclarait le Pape, complétait l'oeuvre du I^{er} Concile du Vatican, en particulier la doctrine sur l'épiscopat, "le point le plus ardu et mémorable de cet effort spirituel". Le Pape parla de "solidarité", d'une "concorde juste et constitutionnelle" entre l'autorité épiscopale et celle du "Vicaire du Christ, chef du corps épiscopal". Il prévoyait des applications concrètes de cette "concorde constitutionnelle" et se disait plus disposé que jamais "à convoquer et à consulter, à de certains moments, certains d'entre vous, Vénérables Frères, opportunément choisis, pour avoir autour de Nous le réconfort de votre présence, l'aide de votre expérience, l'appui de vos conseils, le poids de votre autorité".

Un nouveau style de gouvernement était donc annoncé, puisqu'une telle institution ne serait pas sans opérer une réelle décentralisation. Il ne donnait cependant aucune précision. Le reste était esquissé : mode de recrutement, date des réunions, fonction.

Entre les deux sessions, la 3^e et la 4^e, rien ne transpara. Pas un mot du projet, même lors du discours prononcé à l'occasion d'une généreuse promotion cardinalice. Silence total. Silence de mort, pensaient certains. En fait le Pape arrêtait les détails de sa décision. On s'en rendit compte dès l'ouverture de la IV^e session.

Dans une Rome encore bourdonnante des discussions autour de l'encyclique *Mysterium fidei* (12 septembre) le Pape, à la surprise générale, annonçait aux Pères du Concile la prochaine constitution d'un Synode d'évêques.

Le lendemain, c'était chose faite : le Pape n'attendait même pas le vote du vœu contenu dans le schéma sur la charge des évêques ! En sa qualité de président de la Commission du gouvernement des diocèses et de la discipline du clergé, le cardinal Marella présentait aux Pères la lettre apostolique *Apostolica Sollicitudo* dont le secrétaire général, S. Exc. Mgr Felici, donnait lecture sur le champ, en la présence exceptionnelle du Pape. Les mains jointes, les yeux baissés, Paul VI restait comme impassible, même lorsque l'Assemblée applaudissait et, lecture faite, il disparaissait comme à la dérobée. La IV^e session allait se mettre au travail, discuter, amender, voter,

promulguer décrets et constitutions, éclipser l'importance de cet événement, et le faire oublier du moins pour un temps... C'est pourquoi nous n'éprouvons aucune hésitation à revenir sur le sujet³.

II. Un nouveau style de gouvernement

La lettre apostolique instituant le Synode d'évêques commence par ces mots *Apostolica Sollicitudo*. Elle comprend douze articles dont voici la substance :

1. Le Synode est a) une institution ecclésiastique centrale; b) représentant tout l'épiscopat catholique; c) perpétuelle de sa nature; d) remplissant son rôle de manière temporaire et occasionnelle⁴.

2. Institution permanente, le Synode est un conseil qui a pour rôle a) de favoriser une union étroite entre le Souverain Pontife et les évêques du monde entier; b) de procurer une information exacte et correcte sur la vie intérieure de l'Eglise; c) de faciliter l'accord des opinions et des sentiments sur des points essentiels de doctrine et de pratique.

3. Conseil consultatif, le Synode est soumis directement et immédiatement à l'autorité du Pape qui a) le convoque et choisit le lieu des réunions; b) approuve l'élection des membres; c) établit les problèmes à traiter et les indique six mois d'avance; d) fixe l'ordre du jour; e) préside les réunions en personne ou par d'autres.

4. Le Synode peut se réunir soit en *Assemblée générale* pour des problèmes qui requièrent l'avis de l'épiscopat universel⁵, soit en *Assemblée extraordinaire* pour des problèmes qui concernent l'Eglise entière mais demandent une solution rapide, soit en *Assemblée spéciale* pour des problèmes qui intéressent une région en particulier.

5. L'Assemblée générale comprend les patriarches et archevêques majeurs⁶, et les métropolitains orientaux hors de leur patriarcat⁷, les évêques élus par les Conférences épiscopales nationales ou de plusieurs nations, dix religieux désignés par l'Union des supérieurs majeurs de Rome, les cardinaux qui président les dicastères.

6. L'Assemblée extraordinaire comprend les patriarches et archevêques majeurs, les métropolitains susdits, les présidents des Conférences épiscopales, trois religieux, les cardinaux présidents des dicastères⁸.

7. L'Assemblée spéciale comprend les patriarches et les évêques élus représentant les pays dont les problèmes sont à l'étude.

3. Depuis, un règlement destiné à préciser les dispositions du Motu proprio *Apostolica Sollicitudo* du 15 septembre 1965 a été approuvé par le Pape le 8 décembre 1966. Ce règlement ne fait parfois que reproduire les dispositions déjà arrêtées.

4. Il ne faut pas s'étonner d'une institution ecclésiastique permanente qui remplit son rôle de manière temporaire et occasionnelle. Après tout, qu'est-ce que le Conclave sinon une institution permanente qui se réunit à l'occasion de la mort du pape ?

5. Le Synode du 24 septembre prochain se réunit en Assemblée générale.

6. Le seul archevêque majeur est actuellement le cardinal Slipyi qui gouverne avec droits des patriarches l'Eglise d'Ukraine.

7. Un seul au Canada pour les Ukrainiens, Mgr Hermaniuk de Winnipeg.

8. Les cardinaux ne sont pas tous membres de droit des trois Assemblées. En vérité, peu le sont.

8. Le nombre d'évêques délégués à une Assemblée générale ou une Assemblée spéciale est fixé à raison de 1 pour une conférence épiscopale qui ne compte pas plus de 25 membres; de 2 jusqu'à 50 membres; de 3 jusqu'à 100; et de 4 pour les Conférences ayant plus de 100 membres⁹.

9. Les critères du choix seront non seulement la science et la prudence des candidats, mais aussi leur compétence théorique et pratique dans les affaires à traiter.

10. Le Pape peut de sa propre autorité désigner d'autres participants — évêques, religieux ou théologiens — jusqu'à concurrence de 15% du nombre total des participants.

11. L'autorité des membres cesse une fois le Synode terminé.

12. Il est créé un Secrétaire général et un Secrétaire spécial pour chaque Assemblée, l'un et l'autre nommés par le Pape.

Telle est la structure juridique du Synode d'évêques, perle de grand prix, mémorial du Concile, instrument d'un nouveau style de gouvernement dans l'Eglise. Quelles en seront les conséquences à long terme ? Conservant intactes ses prérogatives universelles, et entière sa juridiction directe sur chaque catholique, évêque, prêtre ou laïc, le Pape, poussé par sa *sollicitudo apostolique*, s'en remettra-t-il de plus en plus à l'avis du Synode d'évêques ? Cette institution nouvelle présagerait-elle un gouvernement collégial de fait ? *Chissà ?* comme on dit à Rome. Oui, qui peut dire ? Chose certaine, le Saint Père se sentira moins seul, et la sollicitude des Eglises devrait lui peser moins. Les clefs de saint Pierre sont lourdes à porter, avouait-il récemment, et, pas plus tard que le 31 mai, il se plaignait devant les pèlerins que les hommes se souciaient bien peu d'écouter sa voix, si bien que parfois il avait "l'impression de prêcher dans le désert".

* * *

De quoi traitera le Synode ? De la nouvelle législation sur les mariages mixtes, des nouveaux livres liturgiques, y compris un nouveau canon de la messe et un nouvel office divin, du nouveau droit canon, de nouvelles règles pour les séminaires; et à côté de ces problèmes de pastorale, de points de doctrine, de problèmes de foi sur lesquels les évêques ont déjà été questionnés : historicité de certains livres de l'Ancien Testament, magistère de l'Eglise, humanisme christologique, déviations oecuméniques, athéisme, relativisme, cet acide qui ronge la mentalité chrétienne et qui atteint la morale plus même que le dogme.

Encore une fois, Pierre pousse au large sa barque de pêcheur d'hommes. Que ramènera-t-il dans les filets du Synode ? "Toutes sortes de choses", si j'en crois la parabole du Royaume : "Quand le filet est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage, puis ils s'asseyaient, recueillent dans des paniers ce qu'il y a de bon, et rejettent ce qui ne vaut rien."

De toutes manières, il y a lieu de rester confiant. La vieille barque de Simon-Pierre porte aussi, au milieu de chaque marée humaine, la présence du Christ : Il est toujours là — aujourd'hui comme hier et comme demain.

9. Cette modalité juridique consacre l'autorité des Conférences épiscopales et démontre leur urgente nécessité pastorale.

L'ENCYCLIQUE "SACERDOTALIS CAELIBATUS"

Georges ROBITAILLE, S. J.

C'EST UN DOCUMENT PASTORAL ADMIRABLE que Paul VI a adressé à l'Eglise le 24 juin dernier en la fête de son patron, saint Jean Baptiste.

Sans doute le Pape y exerce son rôle de docteur puisqu'il reprend et développe les enseignements que le Concile nous a légués dans les deux décrets sur la Formation des prêtres et sur la Vie et le Ministère des prêtres. Ce sont les mêmes positions de fond et le recours aux mêmes justifications. Ce qui est nouveau est le tour; comme il l'avait fait dans *Ecclesiam suam*, le Pape développe sa pensée dans un entretien familial, faisant part simplement de ses réflexions. Surtout, le Pape juge opportune "l'occasion offerte maintenant par la Providence... pour remettre en lumière, en termes plus adaptés à la mentalité contemporaine, les raisons profondes du célibat sacré" (16). On pourrait ajouter que l'Encyclique est pastorale d'une manière plus haute et plus profonde encore en ce que nous y sentons vraiment battre le coeur du pasteur des pasteurs très justement accordé au Coeur du Bon Pasteur.

Pourquoi encore le célibat des prêtres ?

Le Pape s'est donc proposé d'adapter l'exposé de la doctrine de l'Eglise sur le célibat sacré à la mentalité contemporaine. Il la connaît fort bien; il a entendu ses propos sur le célibat, il en rapporte quelques-uns :

Faut-il encore maintenir cette obligation exigeante et sublime?... L'observance (en) est-elle encore possible? Est-elle opportune aujourd'hui? Le temps ne serait-il pas venu de rompre le lien qui, dans l'Eglise, attache le célibat au sacerdoce? Cette observance difficile pourrait-elle devenir facultative? Le ministère sacerdotal n'y gagnerait-il pas et le rapprochement oecuménique n'en serait-il pas rendu plus aisé? (3)

Le Pape a de même retenu les objections qu'on avance : Ni Jésus ni les Apôtres n'ont exigé le célibat des ministres sacrés. Des Pères qui prônèrent le célibat des prêtres, certains cédèrent au pessimisme de leur époque sur le mariage... Est-il juste d'écarter du sacerdoce ceux qui auraient la vocation sacerdotale sans avoir en même temps celle du célibat? Enfin, l'objection la plus grave, nous manquons tragiquement de prêtres partout ou quasi partout. Le célibat ne va-t-il pas les raréfier encore? Et d'autres, fort sérieuses aussi, tirées du scandale des défections, de la valeur contestable, du peu de maturité de certains engagements, etc. Le Saint Père les retient toutes et les ramasse avec tant d'objectivité et de force qu'il rend ainsi les problèmes plus aigus, disent certains opposants de l'Encyclique.

Il n'en est rien car le Pape résoud ces problèmes; il les résoud à la grande manière, allant au fond des choses, situant le problème en sa lumière propre qui est

celle de la foi et du mystère d'amour qui unit le Christ au prêtre et le prêtre au Christ et à l'Eglise. D'une façon globale d'abord puis dans une reprise détaillée.

Le Pape voit cette réponse globale dans le rayonnement spirituel qu'ont *aujourd'hui* dans l'Eglise tant de vies consacrées : évêques, prêtres, diacres sans nombre, religieux et religieuses en foule, jeunes gens et laïques généreusement et joyeusement fidèles à la chasteté parfaite.

Ce phénomène impressionnant démontre la présence de la réalité insigne du règne de Dieu vivant au sein de la société moderne; il y joue le rôle humble et bienfaisant de "lumière du monde" et de "sel de la terre"... : indiscutablement la souffle l'Esprit du Christ. (13)

En conséquence le Pape estime

que la loi du célibat actuellement en vigueur doit, encore de nos jours et fermement, être liée au ministère ecclésiastique; elle doit soutenir le ministre de l'Eglise dans son choix exclusif, définitif et total de l'amour unique et souverain du Christ, du dévouement au culte de Dieu et au service de l'Eglise, et elle doit qualifier son état de vie aussi bien dans la communauté des fidèles que dans la société profane. (14)

Sans doute, une autre décision, à première vue, pourrait sembler possible, puisque les deux charismes ici réunis — charisme de la vocation apostolique et charisme du célibat consacré — sont distincts. Ils sont présentement unis par l'Eglise en son clergé d'Occident parce qu'elle estime que le bien de la communauté lui en fait un devoir. Notre monde a besoin de ces très hautes valeurs, les plus sacrées (46). Elle en décide ici de plein droit, étant responsable du ministère pour la communauté ecclésiale.

Il appartient... à l'autorité de l'Eglise d'établir, selon les temps et les lieux, les qualités à requérir concrètement des candidats, pour qu'ils soient jugés aptes au service religieux et pastoral de cette même Eglise. (15)

Nous touchons le fond du problème contre lequel buttent bien des esprits plus atteints qu'ils ne pensent par le Libre examen. Le Christ a établi dans son Eglise une autorité doctrinale et pastorale; en ces matières, le dernier mot lui revient.

L'Eglise cède-t-elle à l'arbitraire ?

Cela ne signifie point que l'Eglise prend cette décision à l'aveugle ni qu'elle l'impose dans l'arbitraire. Aussi le Pape va-t-il exposer largement les principaux arguments qui, à partir de la Bible, de la théologie, de l'histoire spirituelle de l'Eglise, éclairent cet enseignement que tous ne comprennent pas, Notre Seigneur en avait fait la remarque.

Ces motivations fondamentales du célibat sacerdotal n'ont jamais été oubliées dans l'Eglise; avec le Concile, toutefois, elles ont été comme renouvelées, "réhydratées", selon l'expression d'un commentateur de l'Encyclique¹, étant replongées dans les grands textes de l'Écriture. Il en résulte que le sacerdoce, comme la vie religieuse, est apparu plus nettement une "Sequela Christi", une amoureuse poursuite du Christ. Et l'appel au célibat chez le prêtre jaillit fondamentalement de sa vocation même de prêtre qui est de participer à la mission sublime du Christ chargé par son Père de sauver le monde en se sacrifiant amoureusement pour lui. Pour être tout entier aux choses de son Père, le Christ a vécu dans l'état de virginité; on ne l'imagine pas autrement qu'exclusivement donné au grand dessein de la Rédemption.

Le Christ fait aux prêtres l'honneur d'entrer en partage de sa mission; ils seront ses envoyés, ses témoins, et, pour cela, ses amis à qui il confie ses pensées intimes et ses pouvoirs, à qui il promet sa présence mystérieuse et efficace. A cette plénitude d'amour le prêtre répond par la plénitude de la consécration qu'est le célibat embrassé par amour.

Il entre de même d'une façon admirable en participation de l'amour que le Christ porte à l'Eglise, amour en lequel il engendre le peuple des enfants de Dieu, "nés non de la chair et du sang mais de Dieu". Le prêtre participe à cette paternité spirituelle qui suscite la vie divine dans les âmes. Son célibat ici est plus qu'une convenance; il est le signe attendu de cette fécondité sublime.

D'autres aspects retiennent le Pape en sa méditation, notamment celui-ci que le célibat des prêtres, comme celui des religieux, est le signe annonciateur des biens célestes. Les valeurs de chair passeront même celles de l'amour: "A la résurrection on ne prendra ni femme ni mari mais tous seront comme les anges de Dieu dans le Ciel" (Mt, 22, 30). Le célibat consacré affirme ces valeurs suprêmes. Même des protestants, tel Max Thurian, ont admiré ces pages de l'Encyclique.

L'histoire vient confirmer l'Eglise en sa réflexion car voilà plus de quinze siècles qu'elle a senti cette convenance profonde du célibat avec le sacerdoce et qu'elle en a poursuivi l'union avec ferveur, avec ténacité, comme en réponse à un appel de l'Esprit. L'émouvante déclaration de Jean XXIII au Synode de Rome, en 1960, évoque cette histoire glorieuse. La pratique différente de l'Eglise orientale que l'on serait tenté d'invoquer s'explique, nous dit le Pape, par des circonstances historiques. C'est une situation spéciale à laquelle le Saint Esprit a providentiellement et surnaturellement adapté son assistance⁽³⁸⁾. L'Eglise en retient qu'elle a pouvoir en ce domaine et justement elle vient de le montrer en rétablissant le diaconat marié; c'est la voie générale qu'elle ouvre à ceux qui ont reçu le charisme de la vocation apostolique sans avoir reçu aussi celui de la vocation au célibat consacré.

1. Il nous plaît de signaler deux éditions de l'Encyclique éditées respectivement par l'Action Populaire et les Editions du Centurion, toutes deux avec une excellente introduction.

L'Eglise d'Occident a, elle aussi, ses traditions

Mais cette pratique de l'Eglise orientale, reconnue et approuvée, n'est pas une raison pour l'Eglise d'Occident de désavouer sa tradition propre ni d'y renoncer comme si elle s'était méprise sur la voix de l'Esprit. Le Pape est catégorique.

En tout cas, l'Eglise d'Occident ne peut pas faiblir dans la fidélité à la tradition ancienne qui est la sienne; il n'est pas pensable qu'elle ait pendant des siècles suivi un chemin qui, au lieu de favoriser la richesse spirituelle de chacun et de tout le Peuple de Dieu, ait en quelque façon compromis celle-ci, ou que, par des interventions juridiques arbitraires, elle ait endigué le libre développement des réalités les plus profondes de la nature et de la grâce.⁽⁴¹⁾

Ce texte capital devait être cité au complet. Il montre avec quelle fermeté l'Eglise prend position et pour quel motif radical; il y va de la substance de l'enseignement spirituel de l'Eglise et du magistère pastoral que le Christ lui a confié avec la promesse qu'il l'assisterait de son Esprit.

"En abolissant le célibat sacerdotal, observe le P. Manaranche, l'Eglise s'infligerait à elle-même un démenti tel que désormais, ses autres exigences se trouveraient à leur tour suspectées, et la confiance des fidèles fortement ébranlée. Il faut envisager au contraire comme une indication de l'Esprit cette *réinvention constante en Occident* d'un sacerdoce à l'*apostolique* surtout aux moments cruciaux (Edition du Centurion, p. 24).

Nous venons précisément d'assister au Concile à une de ces réinventions merveilleuses du célibat sacerdotal opérées par l'Esprit. Le Concile en effet a proclamé reconnaître dans le célibat sacerdotal, non pas d'abord une disposition juridique, mais un charisme, un don insigne de Dieu, la marque d'un amour privilégié que le Père en sa générosité veut accorder avec libéralité aux prêtres de son Eglise, "à condition que ceux qui participent au sacerdoce du Christ par le sacrement de l'Ordre et avec eux l'Eglise entière le demandent instamment et en toute humilité"⁽⁴⁴⁾.

C'est à cette réinvention providentielle du célibat sacerdotal par le Concile qu'il faut rattacher la réponse si haute et si profonde que Paul VI fait à l'objection tirée de la pénurie de prêtres que la loi du célibat aggraverait encore. Elle jaillit de l'économie même du Salut en laquelle l'initiative suprême, à travers les concours de la faiblesse humaine, reste toujours à Dieu. C'est ce que nous rappellent l'insuffisance du petit groupe apostolique auquel le Christ confia la charge d'évangéliser le monde, l'invitation au courage du Christ aux siens parce qu'avec Lui et par Lui, l'Eglise remporterait la victoire, l'avertissement que le "Royaume de Dieu possède en lui-même une force secrète qui lui permet de croître et d'arriver à la moisson sans que le monde le sache". Dieu demeure le Maître de la moisson et il faut lui demander d'envoyer lui-même des ouvriers. Tout cela pour que nous reconnaissons la transcendance de Dieu dans l'oeuvre du Salut :

Les projets et la prudence humaine ne peuvent usurper le rôle de la mystérieuse sagesse de Celui qui, au cours de l'histoire, a défié par sa folie et sa faiblesse la sagesse et la puissance de l'homme (1 Cor. I, 20-31)⁽⁴⁷⁾.

La foi peut donc se rassurer et l'Eglise demeurer confiante :

une réponse plus engagée et plus généreuse à la grâce (celle que l'Eglise veut apporter à Dieu par le célibat de ses prêtres), une confiance plus explicite et plus entière en sa puissance mystérieuse et irrésistible, un témoignage plus franc et plus plénier rendu au mystère du Christ ne mèneront jamais l'Eglise à la faillite dans sa mission de salut du monde entier, quoi qu'il en soit des conjectures humaines et des apparences extérieures. Chacun doit savoir qu'il peut tout en Celui qui seul donne la force aux âmes (Phil. 4, 13) et la croissance à son Eglise (1 Cor. III, 6, 7).

Comment ne pas admirer cette force sereine de la foi ? Elle a les promesses de la victoire.

Il serait trop long de nous arrêter à la réponse de Paul VI à ceux qui prétendent que le célibat sacerdotal méconnaît et ravage les valeurs humaines, en particulier celles du cœur. Les échecs ne tiennent pas au célibat. Le cœur du prêtre que remplit l'amour du Christ, loin d'être vide et sec, est introduit au sens le plus profond de l'amour et promis à une plénitude qui lui fera partager avec tous la joie et la peine.

La discipline nouvelle de l'Eglise

Ayant ainsi replongé en sa vraie lumière, celle de la foi, le problème du célibat sacerdotal, le Pape en vient aux dispositions disciplinaires par lesquelles l'Eglise entend aujourd'hui assurer cette valeur. Elle y mettra le prix, comme le demandaient les normes nouvelles données par le Concile pour discerner les vocations sacerdotales et les former. Le Pape souhaite qu'en conformité avec ces normes, des instructions au plus tôt soient publiées, qu'on aura préparées avec la collaboration des experts, afin que les candidats qui seraient "reconnus physiquement et psychiquement ou moralement inaptes soient aussitôt écartés de la voie du sacerdoce". "On ne peut prétendre qu'en ce domaine, la grâce supplée la nature" (64).

De ces jeunes il faudra faire des hommes aussi complets que possible, en les formant à l'initiative, à la maturité du jugement et de la personnalité; des hommes responsables et loyaux, des chrétiens profondément religieux, prêts à assumer "le grave et le doux engagement de la chasteté sacerdotale comme un don total de soi-même au Seigneur et à l'Eglise", non sous "la pression d'une injonction extérieure mais (dans) la joie intime d'un choix fait par amour du Christ" (72).

Le programme esquissé par le Saint Père s'éclaire des leçons de la psychologie et de la pédagogie la plus à jour. Il en est de même des recommandations que le Pape adresse aux prêtres : "la chasteté n'est jamais acquise une fois pour toutes, mais elle est le résultat d'une laborieuse conquête à poursuivre tous les jours" (73). Il faut renouveler sans cesse sa résolution de parfaire toujours plus et mieux son offrande irrévocable qui exige une fidélité loyale et réaliste. (73) Cela se fera par une vie spirituelle intense, par le don total de soi à l'oeuvre du ministère, par une humble et vigoureuse ascèse, par une

grande fraternité sacerdotale. Il faut noter ici l'instance avec laquelle le Saint Père recommande aux prêtres leurs confrères en péril "qui ont davantage besoin d'amour, de compréhension, de prières, d'une aide discrète et efficace et qui ont des titres pour compter sur la charité sans limites de ceux qui sont et qui doivent être plus que quiconque leurs vrais amis" (81).

Les douloureuses désertions

Le moment en effet est venu d'aborder le douloureux sujet des désertions. Paul VI le fait avec maîtrise, alliant à la discrétion la franchise — le silence jusqu'ici était de rigueur — à la fermeté la douceur, donnant pour ainsi dire, une voix à la tendresse de l'Eglise pour ses prêtres, même ceux qui ont failli. Ce sont les pages les plus émouvantes de l'Encyclique.

Il est arrivé que des erreurs soient commises dans le discernement des sujets, que certains se soient engagés sans toute la liberté souhaitable. Le Pape veut qu'en ces cas, un procès sérieux l'ayant établi, ces égarés soient libérés. Quant à ceux qui étaient vraiment appelés et qui ont défailli, ce sont toujours pour l'Eglise des fils très chers; elle entend mettre en oeuvre tout ce dont elle est capable pour les aider, s'ils veulent se ressaisir, à revenir à l'exercice de leur sacerdoce. En quels termes chaleureux le Pape les interpelle :

Oh ! s'ils savaient, ces prêtres, quelle peine, quel déshonneur, quelle inquiétude ils causent à la sainte Eglise de Dieu. (86)

Le cas des prêtres encore jeunes émeut particulièrement le Saint Père qui plaide en leur faveur les circonstances atténuantes :

(Ils) avaient commencé avec zèle et enthousiasme leur vie de ministère; n'est-il pas facile aujourd'hui, dans la tension de l'engagement sacerdotal, qu'ils éprouvent un moment de découragement, de doute, de passion, de folie ? C'est pourquoi l'Eglise veut que l'on tente, spécialement pour ces cas, tous les moyens de persuasion en vue d'aider le frère qui chancelle à retrouver la paix et la confiance, à s'engager dans la voie du repentir et de la reprise. (87)

C'est seulement lorsqu'aucune autre solution n'est possible que "l'infortuné membre de l'Eglise est exclu de l'exercice du ministère sacerdotal". S'il présente de bonnes et sérieuses dispositions en vue d'une vie chrétienne de laïc, l'Eglise "laissant emporter l'amour sur la douleur concède parfois toutes les dispenses requises (celle du célibat comprise, semble-t-il), non sans les accompagner de l'imposition d'oeuvres de piété et de réparation afin que demeure en ce fils infortuné, mais toujours cher, un signe salutaire de la douleur maternelle de l'Eglise et un rappel plus vif du besoin que nous avons de la divine miséricorde" (88). L'Eglise ne peut oublier les prêtres fidèles qu'elle doit confirmer en leur propos de vivre d'une manière irréprochable ni non plus les aspirants au sacerdoce qui doivent comprendre le sérieux de l'engagement qu'ils vont prendre.

Le développement ne se clôt pas sur cette note sévère mais sur une explosion de joie et de gratitude à la pensée du "bon nombre de ceux qui ... malheureusement infidèles

pour un temps" ont pu, grâce à une reprise spirituelle profonde, retrouver, "par la grâce du Souverain Prêtre, la voie juste et redevenir, pour la joie de tous, ses ministres exemplaires" (90). Un commentateur l'a noté : nous respirons ici le parfum des paraboles de la miséricorde.

Paul VI n'a point terminé encore son plaidoyer en faveur des prêtres en difficultés; il les recommande à la charité des évêques et des fidèles. Ce n'est pas la première fois sans doute que l'Eglise invite les évêques à une particulière sollicitude pour leurs prêtres. L'avait-elle jamais fait dans un document public avec l'insistance, la chaleur douce et pressante qu'apporte ici le Saint Père? Combien de ces prêtres souhaiteront, à lire ces pages, pouvoir traiter avec le Saint Père lui-même leurs problèmes! Le Pape demande aux évêques d'être d'abord pour leurs prêtres "des maîtres, des pères, des amis et des frères bons et miséricordieux, prêts à comprendre, à compatir, à aider" (93). Si, à de certains moments, ils sont contraints de recourir à une juste sévérité, il faut avoir soin de viser avant tout à obtenir le repentir. "A l'imitation du Seigneur Jésus, Pasteur et Evêque de nos âmes (I Pet. 2, 25) ne brisez pas le roseau déjà froissé, n'éteignez pas la mèche qui fume encore (Mt 9, 12); sauvez ce qui était perdu (Mt 18, 11), allez avec anxiété et amour à la recherche de la brebis perdue pour la reporter à la chaleur du bercail (Lc 15, 24) et tentez comme lui, jusqu'à la fin (Lc 22, 48), de rappeler l'ami infidèle" (94). Le dernier mot du Pape aux évêques est pour leur demander de ne jamais perdre de vue les prêtres qui ont abandonné la maison de Dieu "qui est leur vraie maison, quelle que soit l'issue de leur douloureuse aventure, car ils restent toujours vos fils" (95).

Les laïcs aussi ont leur responsabilité auprès des prêtres. Ce qu'il y a de neuf est que le Pape leur rappelle qu'ils peuvent souvent être les mieux placés pour apporter au prêtre, parfois plus exposé qu'il ne le croit, la mise en garde opportune.

Enfin, après avoir invité l'Eglise entière à confier à Marie, Mère de Jésus et Mère de l'Eglise, la sauvegarde du célibat sacerdotal, le Pape, en un dernier paragraphe, plutôt inhabituel, ramasse la substance de l'Encyclique. C'est une profession de foi et d'espérance, réaliste et sereine, simple et radieuse, comme si l'Eglise venait de prendre conscience de ce qu'est le Christ pour elle et de ce qu'elle est pour le Christ :

elle a conscience de la pénurie dramatique de prêtres par rapport aux besoins spirituels de la population du monde, mais elle est ferme dans son attente, fondée sur les ressources infinies et mystérieuses de la grâce : la qualité spirituelle des ministres sacrés engendrera aussi leur augmentation en nombre, parce que tout est possible à Dieu (cf. Marc 10, 27; Luc, 1, 37). (99)

L'Eglise affirme sa foi et sa fidélité aux appels les plus élevés de l'Evangile et aux inspirations de l'Esprit en sa vie. Fidèle aussi à l'humanité à laquelle elle est envoyée, elle entend lui garder sa capacité de grandeur, d'idéal, de dépassement spirituel. "Je suis sûr, écrit Jean Guitton, que l'Encyclique répond à l'interrogation inquiète, au vœu secret de cet immense peuple sans voix répandu sur la terre et qui est, grâce au sacerdoce et sans doute au célibat des prêtres, le Sel de la Terre." (*L'Osservatore Romano* français, 14 juillet 1967, p. 8. Voir infra, p. 244.)

L'AFFAIRE DE GAULLE

Richard ARÈS, S.J.

L'HISTOIRE des relations anglo-françaises au Canada comptait déjà plusieurs affaires retentissantes, entre autres l'affaire Riel et la double affaire de la Conscription; désormais, à la suite de la visite du président de la République française au Québec, elle comptera, en outre, l'affaire de Gaulle. Toutes ont ceci de commun qu'elles ont mis à jour le fond du problème canadien et suscité chez les deux principales communautés culturelles des réactions nettement différentes, voire opposées.

On connaît les événements qui constituent cette nouvelle affaire historique : l'arrivée du général de Gaulle à Québec, le 23 juillet au matin, ses discours à l'Anse-au-Foulon, à l'hôtel de ville, au Château Frontenac, puis, le lendemain, sa route triomphale le long du Saint-Laurent, son arrivée à Montréal suivie du discours explosif sur la "libération" et du cri "Vive le Québec libre", puis, le troisième jour, le sévère communiqué d'Ottawa, les deux discours à Montréal du maire Dra-

peau et du président de Gaulle, le départ précipité de ce dernier et enfin la déclaration de Paris suivie bientôt de la réponse d'Ottawa. Au lieu de revenir sur ces événements déjà connus, mieux vaut examiner les réactions des deux communautés linguistiques et dégager ensuite quelques leçons de cette affaire.

I. Les réactions des deux communautés linguistiques

Le moins qu'on puisse dire est que les deux communautés ont fortement réagi à l'événement, mais pas dans le même sens. Le maire Drapeau, dans son discours, a parlé d'"une explosion" et de Gaulle lui-même, en lui répondant, d'"une sorte de choc" causé dans la population. Ces deux mots traduisent bien l'essentiel de l'événement : un personnage qui fait choc a rencontré ici une situation explosive. Il en est résulté une flambée émotionnelle qui a tout recouvert et embrasé.

La réaction du Canada français

Même si le Québec n'est pas tout le Canada français, il n'en constitue pas moins le centre principal, la tête; en ces jours mémorables, sa réaction a bien traduit l'âme du Canada français, réaction qui s'est exprimée à un double niveau : au niveau du peuple et au niveau d'une certaine élite.

Le peuple a fait à de Gaulle un accueil enthousiaste et triomphal. Il s'est senti irrésistiblement attiré par ce personnage de légende, ce héros de la deuxième guerre mondiale que le peuple français a mis à sa tête et qui incarne la France comme aucun autre président n'avait pu le faire avant lui. Même s'il n'a pas lu les *Mémoires de Guerre*, il a pour lui les mêmes yeux que leur auteur pour la France :

"Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France... Ce qu'il y a en moi d'affectif imagine naturellement la France, telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée éminente et exceptionnelle... La France ne peut être la France sans la grandeur."

Pour le peuple, de Gaulle ne peut être de Gaulle sans la grandeur, sans que se dégage de sa personne une fierté toute française. Cela, le peuple le sent profondément et il fait siennes cette grandeur et cette fierté dont il a été si longtemps privé, mais qui se manifestent maintenant avec tant d'éclat devant ses yeux. Et de Gaulle, qui jadis écrivait ces mots : "On ne remue pas les foules autrement que par des sentiments élémentaires, de violentes images, de brutales invocations" (*Le Fil de l'Épée*, p. 9), de Gaulle sait admirablement lui parler; il fait vibrer en lui la note française en lui rappelant constamment ses origines, les grandes choses faites ou à faire ensemble, l'assimilant même à la gloire et à la grandeur de la France.

Le peuple boit ces paroles et acclame l'orateur; pour quelques minutes, il se sent plus français que canadien et chante avec ivresse *La Marseillaise*. Oui, vraiment, "Le jour de gloire est arrivé", les deux siècles d'abandon sont oubliés, la France et le Canada français n'ont plus qu'un seul cœur, qu'une seule voix, et tout ça est l'oeuvre de cet extraordinaire personnage qu'est le général de Gaulle (voir un peu plus loin dans *Avec ou sans commentaires* la reproduction de l'article : *French Canada's Day of Pride*).

A côté de cette réaction populaire d'enthousiasme, une autre réaction se manifeste aussi, provenant d'une certaine élite canadienne-française. Tout en étant, au point de départ, sympathique au visiteur, cette élite ne voit pas sans appréhension l'effet des discours du Général sur la population, tant du Québec que du Canada. Elle a plus ou moins vivement l'impression que le président français va trop loin et s'ingère dans des problèmes qui ne regardent que les Canadiens, l'impression aussi que ses paroles risquent de diviser le Canada en accroissant encore la tension déjà grande entre Ottawa et Québec, l'impression enfin que l'orateur identifie beaucoup trop Français de France et Français du Canada : les expressions "Français canadiens", "peuple français au Canada", le chant répété de *La Marseillaise*, lui

causent malaise et gêne. Elle veut bien se dire de langue et de culture françaises, mais elle n'entend pas devenir partie intégrante de l'Etat français. Aussi, alors que le peuple clame son enthousiasme, cette élite se montre-t-elle beaucoup plus réservée; elle apparaît prudente, voire critique, elle songe aux conséquences politiques, économiques et internationales de ce voyage mouvementé, bref, à l'encontre du peuple, elle réagit d'une façon plus canadienne que française.

La réaction du Canada anglais

Pendant ce temps, la réaction du Canada anglais se manifeste dure et hostile. Avant même qu'il ne mette les pieds au Canada, de Gaulle, pour les Anglo-Canadiens, est un personnage inquiétant, contre lequel il faut prendre ses précautions. Bête noire du monde anglo-saxon, rival jaloux de la Grande-Bretagne dont il bloque l'entrée dans le Marché commun européen, adversaire de la politique des Etats-Unis en Europe, de Gaulle en venant au Canada ne peut se poser qu'en trouble-fête, qu'en ferment de discorde. Il arrive en un temps où, grâce à l'Expo, les querelles internes paraissent assoupies ou en état de trêve et il va parcourir en triomphateur une province sur le sol de laquelle — si l'on excepte les îles de l'Expo — la Reine, un mois auparavant, n'a même pas osé mettre le pied.

Aux premiers discours du Général à Québec, le Canada anglais dresse l'oreille, s'inquiète et s'indigne. La route triomphale de Québec à Montréal, parsemée d'appels aux Canadiens français à prendre en main leur destin et à devenir maîtres dans leur province, ne fait qu'accroître cette inquiétude et cette indignation. Après la bombe du "Vive le Québec libre", lâchée du haut du balcon de l'hôtel de ville de Montréal, le Canada anglais ne se contient plus : ses journaux, sa radio, sa télévision, tout ce qui parle et écrit, se déchaînent contre de Gaulle, l'accablent d'insultes (entre autres, de *bull elephant on the rampage*) et somment Ottawa de renvoyer chez lui ce gêneur public.

Réuni d'urgence comme en temps de grave crise nationale, le cabinet fédéral finit par émettre un communiqué, dur et humiliant, dans lequel il donne aux paroles du Général le pire sens possible et les déclare inacceptables. Pourtant, déjà par deux fois, de Gaulle a crié : "Vive le Canada !" (à Québec et à l'Expo) et, dès son arrivée, il a proclamé d'une voix forte : "Entre le Canada, dans son ensemble, et la France, il n'y a, il n'y a eu et il n'y aura jamais qu'estime et amitié". Mais le cabinet fédéral oublie que de telles paroles ont été jamais prononcées, il n'entend plus que le "Vive le Québec libre" et c'en est assez pour que l'auteur de ce vivat soit immédiatement déclaré *persona non grata*.

En cette affaire, la presse canadienne de langue anglaise a joué un rôle capital. Elle commence par minimiser l'importance des événements, elle réduit le plus possible le nombre, la qualité et la ferveur des auditeurs du Général et met sur le compte d'une poignée de séparatistes tout ce qui lui déplaît dans ces manifestations populaires. Mais, au souhait d'un "Québec libre", elle

change brusquement de tactique; la provocation lui paraît, maintenant, aussi haute que l'Himalaya et digne des plus graves sanctions. La voilà qui ameute l'opinion, sonne la charge contre l'intrus, l'accuse de vouloir fomenter la révolte chez les Canadiens français et exige son départ immédiat. Quand elle a gagné son point, elle ne cesse de qualifier d'"échec" et de "fiasco" le voyage du président français au Canada, sous prétexte qu'il ne s'est pas terminé à Ottawa (voir à ce sujet l'article de Gordon Pape : "Two Solitudes : the Press on de Gaulle", dans *The Gazette*, 5 août 1967.)

C'est dans ce climat de surexcitation émotionnelle que le Canada anglais écoute et lit le discours du maire Drapeau à l'hôtel de ville de Montréal. Ce discours, à l'encontre du communiqué fédéral, n'a rien de brutal ni d'humiliant pour le visiteur. Il fait, au contraire, l'éloge du général de Gaulle et formule le souhait que les autres présidents de la République française continuent la politique de collaboration entre la France et le Québec que le président actuel a lui-même inaugurée. Il rappelle même de dures vérités au Canada anglais. Faisant sans doute allusion au fameux "Vive le Québec libre", le maire Drapeau commence par déclarer : "Il ne faut pas avoir peur des mots, le mot "chien" n'a jamais mordu personne", puis il poursuit :

"Nous avons pratiqué la résistance avant le mot, et si c'était à refaire, nous recommencerions... Nous ne pouvons pas oublier qu'il y a encore dans certains endroits, jusqu'il y a récemment, des martyrs de la langue française... Un homme qui a donné sa vie à la France... comprend que le Canada français puisse souhaiter aussi pouvoir se placer au rang qui lui convient, et ce n'est pas prendre la place de personne... que d'occuper la sienne... Nous ne pourrions être que de mauvaises copies des autres et la preuve est faite qu'on ne réussira pas à nous confondre..."

Mais, parce que, dans ce même discours, le maire Drapeau affirme que "nous avons appris à survivre seuls pendant deux siècles", fait allusion à "nos ancêtres qui ont apporté le verbe français d'un bout à l'autre du pays" et déclare que "nous sommes attachés à cet immense pays", le Canada anglais s'empresse d'y voir une rebuffade au général de Gaulle, un appel à l'unité nationale et une profession de foi dans le Canada tout entier. Il brûle alors d'une telle envie d'entendre des paroles rassurantes, surtout dans la bouche d'un Canadien français, qu'il se jette avec avidité sur quatre ou cinq mots à sens "canadien" du discours du maire Drapeau, leur donne aussitôt la vedette dans ses réseaux de presse, de radio et de télévision et fait de leur auteur un héros, une sorte de nouveau saint Georges ayant tenu tête au dragon de Gaulle et contribué à sa fuite précipitée. Dans son affolement, le Canada anglais cherche désespérément une bouée de sauvetage et il est tout disposé à prendre ses désirs pour des réalités.

II. Les leçons de l'Affaire

Sur le voyage du président de Gaulle au Québec on a déjà beaucoup écrit et les journalistes n'ont pas manqué de tirer les leçons de cet événement exceptionnel (voir, entre autres, Claude Ryan, "Les leçons d'une journée historique", "Bilan d'une visite", le *Devoir*, 26 et 27

juillet, et "Some lessons Taught the Hard Way", *The Gazette*, 27 juillet). Je voudrais à mon tour en signaler trois : ce ne sont pas les seules, mais elles ont leur importance.

1. *En dépit de l'Expo et du Centenaire, le problème canadien n'est pas réglé; de Gaulle ne l'a pas créé, il n'a fait qu'en révéler au monde l'ampleur et la profondeur.* — Devant le succès de l'Expo et les manifestations du Centenaire, le Canada anglais commençait à reprendre bonne conscience et à croire que le problème était en train de se régler. Par-dessus tout, il désirait que le visiteur étranger, venu à l'Expo ou au Canada, emporte l'image d'un pays heureux et uni, d'un pays où deux peuples travaillant dans l'harmonie bâtissaient quelque chose de grand, d'un pays sur lequel le monde aurait avantage à prendre exemple. Et, de fait, grâce à l'Expo, le Canada avait pour ainsi dire réussi à projeter jusqu'ici une pareille image aux yeux des visiteurs. L'intervention du président de Gaulle a totalement brouillé cette image idyllique; soulevant les masques d'occasion, faisant craquer les vernis des politesses et des sourires, écartant le rideau de velours des festivités, elle a subitement révélé "le fond des choses", c'est-à-dire la profondeur de la crise qui sévit au Canada.

Maintenant, le monde entier sait qu'il y a un problème canadien et que le Québec en est la donnée principale. C'est là tout le neuf qu'apporte l'affaire de Gaulle; pour le reste, elle ne fait que confirmer les constatations de la Commission fédérale sur le bilinguisme et le biculturalisme dans son Rapport préliminaire de 1965 :

"Le Canada, y lisait-on, traverse actuellement, sans toujours en être conscient, la crise majeure de son histoire. Cette crise a sa source dans le Québec...; (elle) devient canadienne à cause de l'importance numérique et stratégique du Québec, et parce qu'elle suscite ailleurs, ce qui est inévitable, des réactions en chaîne... Tout se passe comme si l'état de choses établi en 1867 et jamais gravement remis en question depuis, était pour la première fois refusé par les Canadiens français du Québec" (p. 5).

Ce cri d'alarme, combien d'Anglo-Canadiens se sont alors bouché les oreilles pour ne pas l'entendre ou ont refusé d'y prêter attention? Ils ont préféré croire qu'il ne s'agissait que d'un accès passager de mauvaise humeur de la part des Canadiens français et que l'Expo et le Centenaire allaient tout arranger. Leur désillusion, maintenant, n'en est que plus cruelle; non seulement le problème est toujours là, aussi grave sinon plus grave qu'auparavant, mais il est devenu l'objet de l'attention du monde entier. De Gaulle y est pour quelque chose, sans doute, mais ce n'est pas lui qui a créé le problème et ce n'est pas à lui à le résoudre : plus que jamais il importe que soit publié au plus tôt le rapport définitif de la Commission d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme.

2. *L'affaire de Gaulle a apporté une éclatante confirmation à la "théorie des deux nations"; aussi toute solution au problème canadien qui ne tiendrait pas compte de cette théorie n'a-t-elle que peu de chances de succès.* — Cette confirmation ne se tire pas tant des discours du général de Gaulle que des événements eux-mêmes, en particulier des réactions des deux communautés linguisti-

ques. La manière du visiteur de s'adresser constamment au Canada français et à son gouvernement, identifié à celui du Québec, peut prêter à discussion du strict point de vue juridique, elle ne correspond pas moins à une réalité qui s'est révélée au cours de ce voyage historique. On a vu, d'une part, le peuple canadien-français et le gouvernement du Québec se solidariser avec le président de Gaulle et, d'autre part, le Canada anglais et le gouvernement d'Ottawa faire front commun contre ce même personnage. Jamais, depuis l'époque de la Conscrition, pareille confirmation n'avait été fournie qu'en temps de grave crise dans les rapports anglo-français au Canada, Ottawa se pose spontanément en gouvernement national du Canada anglais et Québec, non moins spontanément, en gouvernement national du Canada français (réduit malheureusement pour la circonstance à la seule province de ce nom).

Telle est la réalité profonde qu'a mise à jour le voyage du général de Gaulle. Celui-ci a emporté dans sa mémoire une double image : celle d'un Canada français et d'un gouvernement québécois qui l'acclamaient et le remerciaient, et celle d'un Canada anglais qui l'injurait et d'un gouvernement central qui le déclarait *persona non grata* en pays canadien. Il n'est pas difficile de prévoir que le président de Gaulle n'oubliera ni l'une ni l'autre de ces images, quand reviendra sur le tapis la question de savoir avec quel gouvernement la France doit entretenir des relations en vue de promouvoir la culture française au Canada. Ottawa avait récemment posé sa candidature à ce poste : après sa rebuffade au président de la République française, quelle chance a-t-il maintenant de l'obtenir?

Plus grave encore : les Canadiens français, au moins ceux du Québec, ne sont pas prêts, eux non plus, d'oublier l'affront fait par le Canada anglais au chef d'Etat de leur ancienne mère-patrie, au seul président français qui leur ait officiellement et longuement rendu visite. A cet égard, peu importe ce que de Gaulle a dit, peu importe qu'il ait eu raison ou tort de le dire, il est fort probable que la conscience populaire au Québec retiendra de cette affaire ce qu'elle a retenu de l'affaire Riel : Louis Riel a été pendu et le président de Gaulle virtuellement expulsé, moins pour raisons de justice que par souci d'apaiser la vague de fanatisme anti-français qui déferlait de tout le Canada anglais.

3. *Si le Canada doit survivre, il est grand temps qu'il acquière une personnalité propre, tant sur le plan interne que sur le plan international.* — Il est grand temps qu'il sache ce qu'il veut être et quel contenu il entend donner au mot "canadien"; il est grand temps qu'il ait sa politique propre, pas seulement celle de la Grande-Bretagne ou celle des Etats-Unis. Il est grand temps aussi que les Canadiens aient leur fierté propre, en particulier leurs symboles nationaux à eux et qu'ils abandonnent ceux des autres pays.

A cet égard, il est plus que temps que le Canada anglais comprenne que sa persistance à arborer les symboles britanniques ne fait que provoquer le Canada français à en faire autant avec les symboles proprement français : à l'*Union Jack* des Anglo-Canadiens, les Canadiens français répondent par le tricolore français, au

God Save the Queen par le chant de *La Marseillaise* et à la Reine de la Grande-Bretagne par le président de la République française. Comment ne pas voir que, maintenant, une visite de la reine Elizabeth II divise le pays autant qu'une visite du président de Gaulle? Dans le premier cas, les Anglo-Canadiens deviennent plus anglais que canadiens, dans le second, les Canadiens français se sentent plus français que canadiens, dans les deux cas, c'est le Canada lui-même qui souffre et fait les frais de ces visites. Le Canada anglais aura-t-il enfin le courage de trancher le cordon ombilical, c'est-à-dire royal, qui le relie encore à la Grande-Bretagne? En cette matière, il se laisse guider plus par ses sentiments que par sa raison, au point de refuser de même envisager pareille solution; et cependant, tant qu'il ne se résoudra pas à poser ce geste, il retardera la formation d'une véritable conscience nationale et la croissance d'une authentique fierté canadienne. Le Canada doit avoir son propre chef d'Etat et ce ne peut être ni celui de l'Angleterre ni celui de la France.

* * *

Il n'y aurait jamais eu d'affaire de Gaulle si le problème des relations anglo-françaises ne s'était d'abord posé avec autant d'acuité au Canada. C'est faire preuve de pharisaïsme que de se scandaliser de cette affaire tout en refusant de voir le problème ou de travailler à le résoudre. Les cris d'alarme pourtant n'ont pas manqué. Après la Commission Laurendeau-Dunton et en cette année même du centenaire de la Confédération canadienne, une lettre collective des évêques catholiques du Canada tout entier vient, encore une fois, de souligner les dangers de la situation et rappelé l'urgence d'une solution juste et équitable. Le langage qu'elle tient n'est pas celui d'extrémistes ni de séparatistes, et pourtant... Qu'on lise plutôt!

"Le malaise principal dont souffre actuellement la société canadienne réside, d'une part, dans le sentiment d'insatisfaction qu'éprouvent un nombre grandissant de Canadiens français devant les difficultés que rencontre leur communauté nationale dans la recherche de son épanouissement et, d'autre part, dans les inquiétudes que suscitent dans les autres régions du Canada leurs revendications... La sauvegarde et le progrès de la paix au Canada reposent sur la reconnaissance effective de la réalité sociologique que constitue la communauté canadienne-française et sur la reconnaissance effective des droits de cette dernière.

Certes, il est impossible de contester le droit de la communauté canadienne-française du Québec à l'existence, à l'épanouissement dans tous les ordres de réalités, à des institutions civiles et politiques adaptées à son génie et à ses besoins propres, à cette autonomie sans laquelle son existence, sa prospérité, son essor économique et culturel ne seraient pas bien assurés..." (Lettre du 7 avril 1967).

C'est cette même liberté pour la communauté canadienne-française et pour le Québec que le général de Gaulle a revendiquée tout le long du "chemin du roi" ainsi qu'au balcon de l'hôtel de ville de Montréal. Il n'a fait, en somme, que reprendre à son compte, en des formules frappantes, ce qu'on pouvait lire déjà dans le Rapport préliminaire de la Commission sur le bilinguisme et le biculturalisme, dans la Lettre collective de l'épiscopat canadien ainsi que dans les programmes électoraux du gouvernement Lesage du "Maîtres chez nous" et du gouvernement Johnson de l'"Egalité ou indépendance". Si

l'on avait prêté l'oreille à ces premiers avertissements, les propos du général de Gaulle auraient perdu leur raison d'être et n'auraient sans doute pas été tenus.

Après ce dernier avertissement que constitue l'affaire de Gaulle, il ne reste plus que peu de temps au Canada anglais pour régler dans la paix le problème des relations anglo-françaises au Canada. Il a pour lui le nombre,

la richesse et la puissance; aussi est-ce surtout de lui que dépend la solution. Acceptera-t-il que le Canada français jouisse d'une liberté égale à la sienne, de la liberté de vivre et de se développer partout selon les exigences de sa propre culture? Sa réponse est d'une importance cruciale, car c'est à ce prix seulement qu'il peut espérer sauver le Canada et se sauver lui-même.

Le Pavillon chrétien m'a dit...

Jean-Charles WADDELL, S. J.

C'EST MA PREMIÈRE VISITE à la "Terre des Hommes". Je suis chrétien, je suis prêtre, le premier pavillon dans lequel j'entrerai, je choisis que ce soit le Pavillon chrétien. Je sais qu'il est le témoignage commun que huit Eglises chrétiennes ont voulu rendre de leur foi au Christ, Fils de Dieu - Sauveur; qu'il a été précédé et rendu possible par un changement profond de mentalité de la part des Eglises qui se sont mises à entendre le voeu dernier du Christ: "Que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé." (Jean 17/21); qu'il est l'aboutissement de beaucoup de travail et d'efforts. Je sais que ce témoignage commun donné aux visiteurs, on a voulu l'exprimer dans le langage même de la "Terre des Hommes". Je sais enfin que c'est grâce aux offrandes de tous les chrétiens du Canada qu'il a été rendu matériellement possible. On ne dispose que de \$1,300,000, somme qui peut paraître considérable, mais combien modeste si on la compare au coût astronomique de la grande majorité des pavillons de l'Expo. Le Pavillon chrétien sera réalisé avec des moyens pauvres. Tout cela me plaît beaucoup.

Approches

De l'Expo-Express, j'ai déjà repéré le Pavillon: d'un blanc lumineux avec son toit noir qui se relève en porte-à-faux, bas, bien ancré, de dimensions modestes. Je dépasse Israël, la Grèce, et je suis maintenant tout près.

Nous sommes accueillis par une grande croix en forme de tau, qui a bien des chances de reproduire assez fidèlement celle sur laquelle le Christ

a été élevé pour être glorifié. Il nous faut passer sous ses bras pour pénétrer dans une cour intérieure qui respire la paix avec son petit jardin et son bassin où chante une fontaine.

J'ai maintenant franchi la porte du Pavillon, et je suis littéralement enveloppé d'images, sollicité dans toutes les directions; que mes yeux se portent en face, à gauche, à droite, en haut, en bas, il y a toujours des images, des photos en noir et blanc; je me déplace, d'autres images que je n'avais pas aperçues. Je suis d'abord un peu ahuri, un peu perdu. Et pas un texte écrit. Dans un musée, c'est plus fort que moi, il faut toujours que je découvre d'abord le nom de l'auteur et le titre de son oeuvre, ne serait-ce que: Composition n° 27. C'est bête, mais ça rassure devant l'inconnu. Quand on a toujours lu avidement depuis l'âge de cinq ans... Une seule chose à faire: essayer de comprendre quand même. Renonçons aux textes. Et peu à peu les images se mettent à me parler. Mais ce sont tous des instantanés de la vie que je croyais avoir laissée à la porte et qui est là, et qui m'enserme! La vie de tous les jours: un enfant sérieux qui me regarde, des jeunes, des adultes, des vieillards; ils travaillent — à l'usine, au bureau, à la maison; des êtres seuls, des foules, des petits groupes qui échantent, des plaisirs faciles, des gens qui s'aiment, des gens qui sont heureux, de la souffrance, des malheureux, des miséreux, de la pauvreté, des repus. Je suis l'un d'eux: je viens de m'apercevoir dans un miroir, là où j'attendais une photo. J'en aperçois d'autres qui passent derrière un écran de télévision, où ils ne soupçonnent pas qu'ils apparaissent: des figures qui reflètent l'indifférence, l'ennui; d'autres la réflexion, l'intérêt;

toutes sont graves. Un gros cylindre recouvert de photos, découpé en tranches qui pivotent alternativement sans jamais arriver à reconstituer un visage fait de ses éléments à lui (du moins, pas le temps que j'ai été là): l'homme à la recherche de son identité...

Et à travers des bribes de musique éparses, rythmant le flot continu des images où je baigne, des coups sourds réguliers d'une monotonie hallucinante qui finit par tout submerger, des battements de tambour; les battements d'un coeur humain, le battement de la vie qui coule et qui s'épuise. Le battement de ma vie.

Interpellation

J'ai oublié de signaler qu'à l'entrée du Pavillon, sur le petit mur d'enceinte il y a un panneau portant ces uniques mots: Pavillon chrétien. Je crois qu'il ne faut jamais en faire abstraction tout au long de la visite, et après. Ils sont d'une importance extrême, et nous fourniront la clé pour découvrir le sens du Pavillon, qui ne se livre pas tout de go. J'ai eu envie aux premières minutes de ma visite, de questionner le Pavillon. Je n'ai pas cédé à la tentation. Ç'eût été fatal. C'est le Pavillon maintenant qui me questionne de plus en plus à mesure que j'avance. C'est quoi, ta vie? Quel sens lui donnes-tu? Les autres ont besoin de toi. Qu'est-ce que tu fais pour eux? Les aimes-tu? Pour vrai? D'un amour efficace? Te rends-tu compétent? Pour les éclaircir? Les aider? Puiques-tu dans l'amour du Seigneur la force de Le retrouver dans les autres et de Le leur donner en te donnant toi-même?

Et j'avance — je descends maintenant des marches puis un tunnel noir placardé de photos de plus en plus

noires : brutalité, violence, discrimination, détresse, misère, souffrance physique, morale, déchéance : l'homme défiguré. Et au plus creux de tout cela, dans une petite salle écrasée sous son plafond bas, un film hallucinant : guerres, camps de concentration, cadavres squelettiques, haines, violences, humiliations, parodies de la liberté : une comédie sinistre, un monde absurde. Avec comme perspective dernière, le spectre de la Bombe. Intolérable. Comme l'Agonie et la Passion du Christ. Elles continuent.

Le non-amour (le péché), c'est l'absurde. Le péché énorme qui prend les proportions de la terre; le péché discret, secret, installé au creux de ma petite vie, complice de l'autre. Le Pavillon me remet en question, moi, à la manière — radicale — de l'Évangile.

Le monde qu'il nous présente est un monde où Dieu est présent, où il est à l'oeuvre, où il nous fait signe — les signes des temps perçus par le coeur évangélique de Jean XXIII; mais un monde qui résiste, qui dit non.

Je crois que certains ont fait un lourd contre-sens en voulant voir dans le Pavillon un message évangélique sombre, angoissant, à base de peur et d'horreur. Ce qui est sombre, ce n'est pas l'Évangile — il est message de paix et de joie —, mais la résistance à son message, son refus. C'est encore plus noir que nous ne voulions le croire. D'où le choc — et peut-être la résistance.

C'est toute la parabole du Samaritain. Allons-nous détourner la tête, et passer? Ou bien nous arrêter, nous déranger, retrousser nos manches et porter secours à cette humanité — et nous en sommes — qui est malade? C'est toute la Constitution de Vatican II sur l'Église dans le monde qui est ici en jeu. Tout un tournant dans la vie de l'Église. Peut-être beaucoup de chrétiens qui sont désorientés par le Pavillon, le sont-ils autant ou presque devant la Constitution, et pour un peu les mêmes raisons. Comme chrétiens, nous sommes sans cesse écartelés entre deux tentations (elles sont à surmonter toutes les deux).

Écueils

La première tentation, celle de chercher refuge dans une religion bien étoupee, individualiste, verticale : Dieu

et moi. J'ai trop fort à faire pour prier, recevoir les sacrements, faire mes dévotions, observer des lois, en un mot faire mon salut, pour pouvoir m'occuper vraiment des autres — qu'ils fassent comme moi : chacun pour soi. C'est ainsi que nous avons le plus de chance de nous retrouver ensemble, à la fin. Compartimentage mortel. J'ai bien peur que ce ne soit là le christianisme dont nous avons plus ou moins vécu, et, plus grave, que nous soyons persuadés qu'il est le vrai. C'est pourtant de lui que le Concile veut nous voir sortir.

Autre compartimentage en sens contraire, mortel lui aussi. La tentation de l'horizontalité. Dieu se dissout peu à peu dans les autres, jusqu'à s'évanouir complètement. L'homme est réduit à sa seule dimension terrestre. Toutes mes énergies sont engagées à son service à ce seul niveau. Je bâtis une cité terrestre dans le respect et la promotion de toutes les valeurs les plus chères au coeur de l'homme : respect de la personne, liberté, connaissances, éducation, culture, développement économique et technique, hygiène et santé, paix.

Et pourtant, "Si Jahvé ne bâtit la maison, en vain les maçons peinent; si Jahvé ne garde la ville, en vain la garde veille" (Ps. 127/1). "Hors de moi vous ne pouvez rien faire." (Jean 15/5)

Je ne puis pas trouver le vrai Dieu en abandonnant les autres en route. Je ne puis faire l'économie du prochain auquel le Christ s'est mystérieusement identifié : "J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venu me voir. — Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir...? Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. Dans la mesure où vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait." (Matthieu 25/35-46, passim.)

Mais alors, ne serait-ce pas la seconde tentation qui serait la moins pernicieuse, malgré les apparences? Je ne pourrai pas indéfiniment me dépenser pour l'autre, avec tout ce que cela me demandera de renoncement, sans que je sois tenté de tout lâcher. Peut-être alors commencerai-je à me poser des questions sur la Source possible de tout dévouement. Ou en-

core, à mesure que mon dévouement se prolongera, il se peut que le Christ purifie mon regard et me fasse découvrir de plus en plus sa mystérieuse présence au coeur de l'autre. C'est dans cette voie que le miracle est le plus probable, car c'est là que j'ai le plus de chance de me découvrir pauvre.

Lumière

Il y a longtemps que je suis remonté vers la lumière (ce qu'on est convenu d'appeler la troisième zone — pour ma part je n'en ai senti intérieurement que deux; la première : à deux paliers). Le Christ était présent en bas : inconnu, méconnu, rejeté, écrasé, crucifié. En bas nous étouffions. Ici je respire. Une grande salle haute, recueillie. Une musique qui nous enveloppe de joie et de paix.

Cinq grandes photos avec comme légendes cinq textes tirés ou inspirés de très près du Nouveau Testament, choisis avec grand soin. Au-dessus, cinq écrans où se succèdent à un rythme lent des diapositives (elles n'ajoutent pas grand-chose, à mon gré).

Ce sont les textes qui me fascinent. Dieu lui-même qui me parle.

Un Enfant nous est né,
Il est la lumière des hommes.

Comme je vous ai aimés,
vous aussi, aimez-vous les uns les autres.

Il a donné Sa vie pour nous
afin que nous vivions par Lui.

Pourquoi Me cherchez-vous parmi
les morts?

Je suis avec vous toujours
et Je viens.

Vous êtes appelés à la liberté
non pour dominer
mais pour servir.

La Lumière luit dans les ténèbres;
elles ne pourront jamais l'éteindre.
Qui aime son frère demeure dans
la Lumière.

Le chrétien est celui qui sait. Parce que Dieu lui parle, qu'il accueille la Parole, et qu'il essaie de la vivre. Le chrétien est celui qui sait la bonne nouvelle. La bonne nouvelle qu'il n'est pas seul, que Dieu est Amour, qu'il est lui-même l'oeuvre de cet amour. La bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ, Fils de Dieu, devenu l'un de nous comme cet enfant dans les bras

de sa mère, pour partager notre destin, nous arracher à l'absurde du péché, et nous faire vivre de sa vie dans "l'Esprit-Saint qui nous fut donné" (Romains 5/5). Sur la troisième photo, une colombe véhémement palpite au-dessus de nous dans le ciel. Le chrétien est celui qui sait la bonne nouvelle entre toutes de Sa résurrection, gage et prémices de la nôtre, amorcée au baptême. Une chaumière dans le lointain et une petite fille qui s'avance vers elle, un bouquet de fleurs à la main. Le chrétien est celui qui sait que tous les hommes sont ses frères, qu'il est appelé à les aimer de l'amour même dont le Christ les aime. Une foule nous regarde, qui attend notre réponse. Le chrétien est enfin celui qui sait que la terre lui a été confiée par Dieu (elle n'est pas Dieu, elle est l'oeuvre de son amour) "pour la dominer et la soumettre" (cf. Genèse 1/28), c'est-à-dire en percer les secrets, en exploiter les richesses, en domestiquer les énergies pour construire une terre des hommes où pour chacun il fasse bon vivre dans la fraternité, le partage et la paix. Dominer la terre, et servir les autres. "Vous avez été appelés à la liberté non pour dominer, mais pour servir." Sur un banc une femme âgée entourée de ses enfants grandis qu'elle a servis dans l'amour.

"Je suis avec vous toujours." Pour vous aider dans cette tâche jamais achevée, à reprendre avec chaque génération nouvelle, toujours menacée par l'égoïsme têtu qui enfante la monstruosité d'en bas. "Et Je viens." Cette demeure n'est pas permanente, prophétique seulement de la Cité définitive dont elle est destinée à donner une image, et l'avant-goût. L'homme a une vocation d'éternité. Le chrétien le sait. Il doit en être le révélateur au monde.

Voilà ce que m'a dit le Pavillon chrétien. Et j'en suis reconnaissant à toutes les communautés chrétiennes qui ont travaillé à le construire. Je suis prêt à fouler la "Terre des Hommes". Il en a mis la clé dans mon coeur. Je suis comblé.

Optique

Je serais tenté de mettre ici le point final. Je me suis dit que le Pavillon chrétien avait un message important à m'apporter. Je l'ai pris au sérieux. Le Pavillon chrétien m'a parlé. J'ai décrit

ici l'itinéraire qu'il m'a amené à suivre. Je ne puis pas imaginer celui d'un autre. J'hésite à donner des conseils, mais si j'en avais un à donner, ce serait le suivant : à chacun d'entendre les questions à lui adressées et d'essayer d'y répondre loyalement. Pour cela, laisser à la porte son esprit négatif, être disponible, prêt à collaborer, à participer. C'est déconcertant.

Limites

Mais il me semble que vraiment trop de visiteurs aient été déroutés, désemparés par le Pavillon, pour que je l'ignore. Un certain nombre semble être partis sur une fausse piste, la piste moralisante : ils ont été scandalisés par certaines photos. J'ai bien peur que la Bible, spécialement l'Ancien Testament, ne les scandalise, s'ils la lisent en son intégrité. C'est que la Bible n'est pas un livre édifiant au sens étroit du mot. Elle est l'histoire des invites de Dieu à l'homme, et des résistances de l'homme comme de ses consentements à Dieu. Et c'est à travers tout cela que Dieu réussit à réaliser son dessein d'amour. Il en est toujours de même. C'est cet homme-là que le Christ vient sauver. C'est celui-là, le vrai, que le Pavillon nous présente.

Mais il y a tous les autres, et ils sont très nombreux. Cela met en question le langage même du Pavillon. Les concepteurs ont joué le jeu des moyens audio-visuels à fond, sans concession. Le langage n'est-il pas trop abrupt ? Ce qui se voulait questions, ne court-il pas le risque de demeurer cryptogramme indéchiffrable ? Peut-être dans la première zone la construction est-elle trop complexe, faite d'éléments trop multiples qui sollicitent trop violemment dans toutes les directions à la fois ? D'où ahurissement, dérouté, risque de démission. La deuxième zone ne pourrait-elle pas dire les mêmes choses, mais avec plus de discrétion ? Telle qu'elle est, cela menace de rendre imperceptible le message — essentiel — de la troisième zone, qui lui, est très discret, peut-être trop — en tout cas après la deuxième zone telle que nous la connaissons.

Ici, je ne puis m'empêcher de signaler que sur la "Terre des Hommes", j'ai rencontré un autre pavillon qui pose avec beaucoup plus de simplicité (évidemment avec des moyens décuplés), les mêmes questions fondamentales. Cela au plan personnel (la

dimension de l'autre y est beaucoup moins explicite). Ses concepteurs n'y ont sans doute pas pensé, ils en seront probablement un peu surpris, mais, à mon avis, il débouche inexorablement sur la question Dieu et son Fils Jésus-Christ. Les visiteurs en sortent comblés et bouleversés. C'est le Labyrinthe.

Autres aspects. La joie est par trop absente du Pavillon chrétien. La vie n'est pas faite uniquement de cette grisaille un peu morne dans laquelle baigne tout le Pavillon. Le christianisme n'est pas une religion pour gens tristes. Je n'ai pas senti non plus dans les photos, ce regard sur l'homme fait de sympathie et de tendresse qui est celui même du Christ, et que l'on retrouve au Labyrinthe et dans la plupart des pavillons. Bien regrettable cette absence de deux dimensions essentielles du christianisme. Le visiteur n'en est que davantage dépaycé.

En définitive, peut-être n'est-ce pas tellement le fait qu'on ait joué à fond des techniques audio-visuelles qui déroutent le visiteur du Pavillon chrétien, mais plutôt qu'on ne les ait pas parfaitement maîtrisées. Et c'est dommage. S'il s'agissait d'un autre pavillon, ce serait un demi-mal. Le Pavillon chrétien, lui, ne pouvait se permettre de précéder de trop loin le visiteur (la démarche du Christ n'est-elle pas toujours d'aller chercher les gens là où ils sont ?), ni de laisser dans l'ombre, ne serait-ce que légèrement, un aspect du message évangélique.

*Collège Jean-de-Brébeuf,
3200, chemin Sainte-Catherine,
Montréal-26.*

Vient de paraître

**Le docteur Edouard
Samson, mon frère,
tel que je l'ai connu**

par

le P. Henri Samson, S. J.

LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent

Montréal-11

LA TÉLÉVISION: UNE MOSAÏQUE

Paul WARREN, S. J.

SI HITLER avait disposé de la télévision au lieu de la radio pour véhiculer son message, dit McLuhan, il aurait sombré dans le ridicule et le Nazisme ne serait pas né. La radio est un médium chaud¹. La voix ou le chant y sont émis selon un montage savamment orchestré de musique et de bruitage. A la radio, le silence est une hérésie : pas d'espace vide, ni de temps mort, tout est plein, comme une page de roman, et l'auditeur n'a qu'à se laisser emporter par le flot sonore, d'autant plus que "l'oreille est hyperesthétique, intolérante et exclusive"². Les sons radiophoniques sont comme animés par le pouvoir étrange du tam-tam. Les programmes de la radio du Caire (Sauout-et-Arab), avec leurs commentaires passionnés, scandés de musique martiale et entrecoupés à toutes les trois minutes de vociférations populaires et de coups de canons, sont, depuis dix ans, l'instrument le plus puissant du régime nassérien. Ce sont ces programmes qui ont provoqué la révolution civile au Liban en 1958, ont fait la R. A. U. la même année et l'ont défaits en 1961.

Avec la télévision, qui "est en train de refroidir l'Orient et l'Occident"³, l'ère du tam-tam radiophonique est chose du passé. Les savants agencements sonores (discours - musique - bruits) qui ont servi aux démagogues pour électriser les foules, donnent une impression de haut ridicule dans les programmes publicitaires où ils se cantonnent de plus en plus.

Une nouvelle perception

L'habitude du petit écran, semble-t-il, a donné le coup de grâce à la propagande radiophonique. "La propagande cesse quand naît le dialogue", écrit Jacques Ellul⁴. Or, la télévision,

— c'est là un des thèmes majeurs de *Understanding Media*, — établit l'homme dans une situation dialogale.

En mai 1965, la revue française *TéléCiné* a publié un numéro spécial consacré à la télévision et au cinéma (Nos 121-122). Les articles, signés par des cinéastes, des téléastes, des critiques de cinéma et de télévision, rejoignent, dans leur ensemble et de façon toute fortuite, les idées émises par McLuhan, un an auparavant, dans *Understanding Media*. Jules Gritti⁵ explique que la télévision est "de l'ordre du tête-à-tête" :

Devant le petit écran, toute une gamme d'attitudes est possible, entre l'indifférence, l'adhésion sporadique, et bien entendu aussi l'adhésion franche. Mais cette adhésion n'a pas cette sorte de plénitude qu'elle comporte au cinéma... Assez souvent, devant la télévision, règne une sorte d'indécision trouble, faite de réticence, d'attention partielle, et aussi, bien sûr, de volonté de participer à la télévision... En définitive, continue Gritti, vis-à-vis de la télévision, s'établit une adhésion d'un caractère spécial, assez proche de celle de la visite ou de la conversation.

Gritti vient appuyer par cette explication l'idée de McLuhan que la télévision est un médium froid ("cool medium"). Le téléspectateur demeure bien à sa place face à l'écran. Il est libre et parfaitement conscient de sa situation spatio-temporelle, de son environnement. Il peut détourner la tête et dire quelques mots à son voisin. L'image télévisée, qui se présente à lui habituellement en gros plan ("TV is the close-up medium", écrit McLuhan), détruit la profondeur du champ et, partant, enlève au téléspectateur toute possibilité de "pénétrer" à l'intérieur de l'écran pour s'identifier aux personnages. D'autre part, les hommes et les femmes de la télévision (nous ne devrions plus parler de personnages) "crèvent" l'écran et nous regardent en face⁶, nous obligeant

ainsi à garder nos distances et à participer de façon personnelle à l'événement. Nous saisissons ici une différence essentielle entre la télévision et le cinéma. Au cinéma, regarder en face est une hérésie. Pourquoi cela, se demande Michel Tardy⁷ ? Parce que "l'écran de cinéma forme une totalité dans laquelle les personnages évoluent d'une manière cohérente entre eux et par rapport aux décors". Or, cet espace est si envoûtant qu'il entraîne et happe le spectateur en y diluant le sien propre. Des chercheurs américains, note Tardy, ont découvert que le point d'impact principal du regard sur l'image filmique se situe, en général, à gauche et dans le bas de l'écran. De ce point, l'oeil entreprend une exploration spiralee de l'image dans le sens des aiguilles d'une montre, pour aboutir en vrille au centre profond (imaginaire) de l'écran. A la télévision, au contraire, le regard balaie l'écran dans toutes les directions, à partir du centre. Ecran ouvert du cinéma, appel au rêve, à l'imaginaire⁸. Godard est tellement préoccupé par cette pénétration du spectateur dans l'image filmique que, dans ses *Cara-*

7. Michel Tardy fait des recherches sur la télévision à l'Université de Strasbourg.

8. Voir Edgar MORIN : *Le Cinéma et l'homme imaginaire*, Paris, Les Editions de Minuit, 1956.

Prouost

Réparations d'automobiles
de toutes marques

Débossage
Soudure électrique — Peinture

Equilibrage des roues

Pièces et accessoires

PROVOST AUTO ÉLECTRIC, Ltée

8305, boul. St-Laurent 387-7133

1. Voir notre article, "Marshall McLuhan: le maître à penser de l'âge électronique", dans *Relations*, 27 (1967) : 194-196.

2. Marshall MCLUHAN : *Understanding Media*, McGraw Hill, 1964, p. 302.

3. *Ibid.*, p. 310.

4. *La Technique ou l'Enjeu du Siècle*, Paris, Librairie A. Colin, 1954.

5. Jules Gritti est professeur au Grand Séminaire de Rodez, France.

6. Je parle ici des vrais programmes de télévision, — *Aujourd'hui*, par exemple, dont l'un des meilleurs metteurs en scène, Michel Gréco, a parfaitement compris que la télévision est une mosaïque —, et non pas du cinéma ou du théâtre télévisés.

biniers, un de ses héros, Michelange, défonce matériellement l'écran, cherchant à saisir ce qu'il y a derrière. "Le cinéma, c'est une grosse tête dans une petite salle", disait Malraux. Autrement dit, le spectateur du film "entre" dans l'écran, épouse l'espace cinématographique et vit, isolément, l'histoire (la "story line") qui se déroule dans sa tête. Médium chaud, comme la radio qui entraîne l'auditeur dans son espace sonore, comme le roman qui plonge le lecteur dans son monde de fiction, le cinéma classique est de l'ordre de l'hypnose. Il compromet le dialogue, car il ampute l'homme de sa situation spatio-temporelle. Sous l'influence de la télévision, toutefois, un nouveau cinéma est né qui tend à restituer au spectateur son espace. Godard élimine la profondeur du champ en favorisant le gros plan, et, au delà, en faisant s'écraser le regard sur des murs, des portes, des panneaux-réclame. Non content de bloquer toute tentative d'évasion vers le fond de l'écran, il rend impossible la fuite dans la linéarité, en déstructurant l'intrigue classique, faisant sauter les joints entre les séquences, brisant la syntaxe cinématographique si chère à Henri Agel⁹. Sidney Furie, dans son *Ivress File*, barre résolument l'écran de croix rouges dans deux séquences de violence, boycottant ainsi le processus d'identification entre spectateur et acteur. Les héros des films de Tony Richardson (*Tom Jones* et *The Loved One*) se tournent parfois vers les spectateurs pour leur distribuer des

clins d'oeil, leur donnant ainsi l'impression étrange et nouvelle au cinéma que leur espace leur est restitué. Le nouveau cinéma anglais : l'admirable *The Hard Days Night*, *Morgan*, *The Knack*, *Help*, *Georgy Girl*, retrouve le tout-à-la-fois-en-même-temps des films de Godard.

Le cinéma moderne reflète quelques-unes des caractéristiques du médium télévision. Si l'on accepte l'idée de McLuhan que la télévision est un médium froid, de l'ordre de la mosaïque et de l'icône¹⁰, les programmes qui respectent le mieux la nature de ce médium sont ceux qui créent une distance entre l'écran et le téléspectateur, obligeant ce dernier à intervenir activement, à faire continuellement les joints entre les images qui apparaissent fugitives et incomplètes. J'ai été frappé, l'an dernier, par une séquence du programme de télévision, *The Girl from UNCLE*; elle peut fournir, je pense, une bonne explication de ce que McLuhan veut dire. La jeune espionne (*The Girl from UNCLE*), au type et à l'accent français, vient de partir de New York, en avion, pour se rendre à Madrid en mission secrète. Dans les airs, elle reçoit deux messages simultanés : l'un, de son patron à Madrid, qu'elle capte avec son micro-bracelet — l'homme parle anglais avec un accent espagnol —; l'autre, de son grand patron à New York dont elle voit le visage sur un écran minuscule qu'elle tient dans sa main. Nous sommes entre les Etats-Unis et l'Europe. Une jeune française communique simultanément de façon visuelle et sonore avec deux hommes de race différente. Et tout cela est follement rapide : quelques phrases, deux ou trois expressions. Le téléspectateur doit nouvoir penser selon plusieurs mentalités, à plusieurs pays à-la-fois-en-même-temps. *Batman* et *The Monkees* sont des programmes de ce genre. Il y a deux ans, à l'Université de Pennsylvanie, McLuhan fut invité avec William Dozier, le créateur de *Batman* à la TV. A la surprise de plusieurs, il défendit contre la majorité des étudiants le programme de Dozier, le considérant comme parfaitement adapté à la nature de la télévision. Pour qui connaît McLuhan, cette prise de position est parfaitement logique. *Batman* est un personnage ambigu, d'abord par sa vie double, ensuite par son attitude infiniment complexe dans

son rôle même de héros. Il combat les criminels, mais demeure détaché, dénué de haine, et il laisse voir à son spectateur une part importante de ses atouts. *Batman* a des dimensions politiques, lorsque par exemple, certains soirs, il devient la caricature du maire Lindsay de New York. Les batailles qu'il livre sont mi-sérieuses, mi-comiques; impossible de s'identifier aux coups de poings qu'il distribue aux quatre coins de l'écran qui éclate en Bing! Bang! Pouf! Paf!, voilant le combat au regard comme le font les croix rouges de *Ivress File*. *Batman* touche au "cartoon" et au puzzle.

Cette télévision n'a pas bonne presse auprès des grandes personnes, surtout auprès de celles, férues de logique, qui ne peuvent faire qu'une chose à la fois, auprès des "literate people who have a point of view", selon l'expression de McLuhan. Elle est considérée comme ridicule par les habitués des films à la télévision. Il est bien évident que si la télévision devenait un album de dessins animés, l'affaire serait fâcheuse. Il reste que des programmes comme *Batman* et *The Monkees*, bien que superficiels par leur contenu, contribuent à briser la trajectoire linéaire du cinéma classique et du roman, et ouvrent la voie à des oeuvres sérieuses, à perspective multidimensionnelle. Il faut avouer que la plupart des programmes de la télévision sont empruntés à d'autres media. Ce sont soit des causeries, soit du théâtre, soit du cinéma (et quel cinéma!) télévisé. La façon de présenter les nouvelles à la télévision canadienne est parfaitement ridicule. Qu'avons-nous besoin de regarder un homme qui parle en tournant ses feuilles, puisque, précisément, ce sont des événements qu'il nous importe de voir et d'entendre? Mais, revenons à *Batman*. Pour McLuhan, qui s'est rendu célèbre en affirmant que c'est le médium qui est le message, le contenu des programmes de télévision n'a pas beaucoup d'importance. L'absence, dans les écrits de McLuhan, de jugement de valeur sur le contenu des émissions télévisées lui a valu, aux Etats-Unis, des critiques acerbes. Il reste qu'il faut garder à l'esprit la visée de base de McLuhan. Le monde, dit-il, devient de plus en plus un "village global" où tout participe à tout selon des interrelations follement complexes. Les jeunes d'aujourd'hui et de demain, s'ils veulent être accordés à la globalité de l'univers, doivent acquérir une mobilité intellectuelle extraordinaire, infiniment supérieure à celle exigée il y a une vingtaine d'années. Une télé-

9. Voir notre article sur "le cinéma de Godard", dans *Relations*, 25 (1965) : 328-329.

LA JOIE DE VIVRE COMMENCE AVEC JETTÉ

... une installation de Jetté est une assurance de confort!

Jetté profite de 40 ans d'expérience dans le domaine du chauffage et de la plomberie... ou plutôt ce sont les clients qui en profitent.

"Où le travail devient oeuvre... chef-d'oeuvre"



849-4107

360 EST, RUE RACHEL, MONTRÉAL

10. Dès l'automne prochain, semble-t-il, les 2/3 des programmes de la télévision américaine seront conçus d'après les théories de McLuhan.

vision qui véhicule la complexité du réel de façon simultanée, rapide et incomplète, contribue à détacher le regard du point fixe, du point de vue ("the point of view of the story line"), et oblige l'intelligence à saisir un tas de choses à-la-fois-en-même-temps. McLuhan, que j'ai rencontré à l'Expo, m'a suggéré d'emmener des enfants devant une certaine maquette rotative du pavillon britannique et là, de les exercer à percevoir les objets en mouvement, à lire quelques phrases d'explication sous chacun d'eux, à suivre le commentaire en français dans l'écouteur de droite, celui en anglais dans l'écouteur de gauche, et..., pour boucler le tout, à converser avec le voisin. "C'est cela, la TV de demain", a-t-il ajouté. N'en déplaise aux téléspectateurs de *Gunsmoke* et des films bien structurés des années '40. Pour McLuhan, la télévision, comme le cinéma, la peinture et la musique modernes, le Pop Art et le roman à la Robbe-Grillet, sonne le glas de la mentalité littéraire, des hommes aux idées et aux phrases bien charpentées, des religions dogmatistes, du cléricisme, du colonialisme, du fanatisme et de la propagande. Un homme nouveau naît, polymorphe, "omniattentif", ouvert à tout et avancé dans toutes les directions à la fois. McLuhan rejoint certaines intuitions géniales de Harvey Cox dans *The Secular City*¹¹, celles de Altizer et Hamilton dans *The Death of God*¹². D'autre part, McLuhan — prolongeant les recherches du psychanalyste Norman O. Brown¹³ — considère que l'importance attribuée en Occident au plaisir génital et particulièrement à l'orgasme génital, est étroitement reliée à la culture née de l'imprimerie¹⁴, et prévoit que la généralisation des media électroniques et particulièrement de la télévision engendrera une décrystallisation de l'attention sexuelle.

11. New York, The Macmillan Company, 1965.

12. New York, The Bobbs-Merrill Company, Inc., 1965.

13. *Life Against Death*, New York, Vintage Book, 1959.

14. Pour McLuhan, le plaisir de la sexualité génitale ressemble à celui de la lecture : il exige une pareille concentration de l'attention et se produit de la même façon que celui provoqué par la lecture du roman traditionnel : un échauffement progressif jusqu'à un sommet de tension que suit une détente. Voir Richard KOSTELANETZ : *McLuhan : Making the Unconscious Conscious*, dans *Commonweal*, 20 janvier 1967.

La Télégenie

"La télévision est un medium qui ne s'accommode pas des personnalités toutes d'une pièce (sharp personality)." C'est tout le contraire du cinéma où des hommes forts, comme John Wayne, Burt Lancaster ou Orson Welles, sont parfaitement à leur place. C'est que le cinéma est le médium de l'identification du spectateur à l'acteur et à son drame, alors que la télévision est le médium du tête-à-tête et du dialogue. Or, pour que joue le dialogue, il faut que le téléspectateur intervienne, qu'il ajoute un trait, qu'il interprète un regard, une hésitation, complète une phrase restée en suspens... Si un homme comme Johnny Carson est si populaire à la télévision américaine et canadienne (le Président Johnson, les sénateurs, les évêques et les Noirs de Harlem se retrouvent ensemble avec lui tous les soirs), c'est qu'il a une personnalité complexe, des phrases à double sens, des apartés et des bredouilllements indistincts, des regards et des sourires à peine esquissés. Il fournit au téléspectateur une intervention continue, il lui permet d'être intelligent, comme le père Grandet de Balzac qui, se mettant soudain à bégayer lorsqu'il parlait finances, forçait son interlocuteur à compléter ses phrases. Dans un certain sens, Carson est pour les grandes personnes ce que *Batman* est pour les enfants. "L'écran de télévision est une mosaïque", écrit McLuhan une centaine de fois dans son *Understanding Media*. De même que respectent la nature de ce médium les programmes où plusieurs dimensions sont amorcées simultanément, de même y sont adaptés les hommes et les femmes qui acceptent naturellement de révéler leur complexité. Les sermons, les discours, le geste théâtral, le sourire cinématographique ne passent pas à la télévision. Les vedettes de cinéma fuient la télévision comme la peste. Ils savent, — certains, comme Rita Hayworth, Marilyn Monroe, Liz Taylor, Richard Burton, en ont fait l'amère expérience, — que la télévision est "anti-rôle".

Conclusion

Il faudra attendre quelques années pour vérifier la justesse des théories de McLuhan. Une chose est certaine : ce grand intellectuel canadien influence déjà profondément et les chercheurs

dans le domaine des *Mass media* et les réalisateurs de films et de programmes télévisés. Que sera la télévision de demain ? Le médium du dialogue et de la participation active, comme le prophétise McLuhan, ou l'instrument de l'abêtissement des masses, comme le suggère Truffaut dans son dernier film, *Fahrenheit 451* ? L'avenir le dira.

En terminant, je voudrais citer Jean Paré qui vient de traduire en français, de façon remarquable, le livre de McLuhan, *The Gutenberg Galaxy*¹⁵ :

Il est trop tôt pour dire si McLuhan est un grand génie de l'humanité. Ce que je sais, c'est que quinze fois par jour nous voyons des réalités du quotidien qui se conforment à ses théories. Je suis convaincu que, dans la francophonie, ses livres seront adulés, en même temps que follement décriés. Ceux qui affirment que tout est dans les livres les jugeront dangereux. D'autres y trouveront un outil de compréhension, une série de coups de sonde, des tentatives d'exploration admirables.

Nous, Québécois, qui n'avons pas comme d'autres une longue tradition livresque, nous qui avons sauté sans transition du village tribal au village global, devrions le mieux mesurer la portée de ces livres. Chez nous, ils devraient être imposés aux enseignants : même on y comprend certaines raisons qui font la crise actuelle de notre enseignement..."¹⁶

15. Cette traduction a paru aux Editions HMH sous le titre : *La Galaxie Gutenberg. La Genèse de l'Homme Typographique*. (Montréal, 1967, 428 pp.)

16. Cité dans *La Presse : Arts et Lettres*, 18.2.67 : 2.

Epargnez
tout en protégeant les vôtres
avec un plan de

La Saubegarde

COMPAGNIE
D'ASSURANCE
SUR LA VIE

Siège social : Montréal

De nouveau la prononciation

N'EN DÉMORDONS PAS : il faut prononcer le français à la française. Que personne, au Québec, ne se laisse endormir ou leurrer par les gentilles, compréhensibles mais discutables, de certains Français. Devenus citoyens du Canada, ils font de leur mieux pour s'acclimater. Presque tous conservent leur belle parlure. Il convient de les en féliciter. Imitons-les plutôt que de les railler. Or, souvent, pour se donner un "air de famille" (croient-ils), ils adoptent plusieurs de nos défauts de langue : vocabulaire anglicisé ("à date", pour *à ce jour*; "sur" la rue, pour *dans* la rue...); prononciations déformées ("icitte", pour *ici*...); complaisances dont nous aurions tort de paraître flattés.

Il arrive aussi que des Français commettent des erreurs flagrantes de prononciation et les proposent ou les imposent dans des cours de diction. Voici quelques-unes de leurs maladresses.

Un Français fort instruit, auteur d'ouvrages remarquables, en possession du riche vocabulaire requis par sa culture et sa profession, capable sûrement d'éviter une confusion de sens dans l'emploi des verbes *rôder* (errer çà et là) et *roder* (user, polir par l'exercice : verbe dont... usent et abusent nos critiques de théâtre), ne sait pas, en parlant, les distinguer : la première syllabe de *roder*, ouverte et brève, reçoit de lui le même son que la première de *rôder*, longue et fermée. Contresens sonore, si je peux m'exprimer ainsi. On n'a plus affaire, alors, à du français, mais à un patois ou à une toquade, inconsciente ou amusante, si l'on veut, mais inacceptable.

Des professeurs d'élocution, originaires de France, suggèrent d'attribuer à la première syllabe d'*hôtel* le même son, ouvert et bref, qu'à celle de *colère*. Ils se trompent. D'accord pour *hôpital*, exception reconnue, non pour *hôtel*, qui se prononce exactement comme son homophone *autel*. À les écouter, les consonnes finales de *babil* et de *Madrid* devraient rester muettes : "babi" et "Madri". Mais non : dites bien *babi-ye* et *Madrid(e)*. Lorsque, lisant l'Évangile, vous rencontrez le mot *abba* (père), faites-en résonner les deux *b*, ne serait-ce que pour en marquer le caractère étranger, puisque nous avons en français le terme *abat* (un abat, il abat). Mais, précisément parce qu'il s'agit de mots de notre langue, articulez un seul *b* dans *ab(b)é*, *ab(b)esse*, *ab(b)aye*, *ab(b)atial*, malgré l'orthographe qui exige deux *b*. Et peu importe ce qu'enseigne telle école ou telle classe de diction, comprenez que le sens même des mots invite à émettre la vibration d'un seul *m* dans *sommier*, *sommeil* et *sommeiller*. Ne prononcez également qu'un *r* dans les mots *arrêter*, *arrêt*, *arrestation*. N'hésitez pas à dire *kin-tette* pour *quintette*, comme *kinte* pour *quinte* (intervalle de musique). Votre voisin(e) préférera *kwintette* si ça lui... chante. Inutile, enfin, de vous corriger si vous avez l'habitude de mouiller le groupe *gn* dans *ignition*, *ignifuge* et *igné*, malgré l'indication du dictionnaire Larousse : il se prononce parfaitement comme dans *agneau*; car chacun dit spontanément *Ignace* (I-gnace, non pas Ig-nace), prénom de même étymologie qu'*igné*, dont l'espagnol a fait *Inigo*, le tilde (*s* couché) placé sur la lettre *n* commandant la prononciation mouillée.

J. D'ANJOU.

La Fête du travail

IL Y EUT UN SOIR, IL Y EUT UN MATIN !” A six reprises, c’est écrit dans la Bible, à propos de Dieu. Après le sixième jour, c’est écrit dans la Bible, c’est pour Lui la Fête du travail. Pour la première fois donc, dans les Écritures, on fait mention, non seulement du travail, mais du repos de l’homme après son travail; or, c’est avant même sa création. Pour la première fois, on y fait mention d’une fête du travail; et c’est avant toute activité humaine. Comme si la première sueur avait été une sueur divine, et la première récompense, une récompense au Créateur ! Les premiers versets de la Genèse ont cela de singulier; ils contiennent l’histoire du Père, créant le monde, mais ils créent d’abord en nous l’impression de nous faire lire un extrait de vie d’homme. Étrange ce Dieu dont la vie, copiée sur la nôtre, est remplie d’ouvrage à la journée, de fatigue, de repos quotidien, et couronnée à la fin du labeur, comme à la fin de nos espérances, d’une récompense, appelée fête du travail. C’est comme si, non pas l’homme, mais Dieu avait été le premier homme ! Et le travail de Dieu, avant celui de l’homme.

Fantaisie ou inspiration, cette description défigurant l’agir de Dieu ? Fantaisie ou inspiration, cette description préfigurant l’agir de l’homme ? En parlant de Dieu et de son travail, on ne peut certes pas affirmer : “Il y eut un soir, il y eut un matin !” Dieu, en effet, n’a pas besoin de temps pour agir, il a l’éternité; il n’a pas besoin de travail, sa pensée est immédiatement créatrice. Il est différent de l’homme, mais il se présente, tel un travailleur, à l’image de l’homme. L’homme, lui, n’a pas l’éternité, il a le temps; sa pensée est créatrice, mais il lui faut l’aide du jour et des jours pour l’exprimer. Malgré tout, Dieu présente l’homme tel un Dieu, créé à sa ressemblance. Tout cela, l’homme l’a su dès le début, et ce fut dès le départ son angoisse et sa tentation : être Dieu, au lieu de simplement lui ressembler. L’homme et Dieu sont dissemblables, mais l’homme et son travail doit ressembler à Dieu et le sien : c’est toute la difficulté ! Comment la résoudre ?

Pour apprendre à bâtir ses jours par son travail, l’homme n’avait pas, surtout, besoin d’être éclairé sur le mode d’agir de Dieu, avant le commencement, mais sur le sien, après sa création. Il avait besoin de savoir comment, à partir de la pensée divine, avec le temps et la bienveillance incréée, son travail pouvait créer son éternité et lui obtenir avec Dieu la fête du septième jour, la Fête du travail. Dieu, pour le lui dire, en la Genèse, prend son image et ses mots; pour s’en rapprocher, il se fait lui en son esprit. À l’auteur inspiré il ne souffle pas des mots d’anges, il ne souffle pas des mots de Ciel, mais des expressions accessibles à l’intelligence humaine. Afin de renseigner l’homme sur l’essentiel de son effort humain, il lui révèle comment, Lui, sous sa figure d’homme, il a travaillé le premier : au jour le jour, en esprit d’amour. “Et Dieu vit que cela était bon !” Le “Souffle qui planait au-dessus des eaux” l’a dit et le répète encore, quand l’homme travaille aussi comme le Dieu figuré : au jour le jour, en esprit d’amour avec et pour les autres.

Paul FORTIN, S.J.

Au Festival de l'Expo

Georges-Henri d'Auteuil, S. J.

PENDANT L'ÉTÉ, le Festival mondial de l'Expo présente un assez mince menu d'oeuvres de théâtre proprement dit au profit de l'Opéra, des Ballets et des manifestations folkloriques nationales. En juillet, deux troupes seulement tinrent l'affiche : l'une canadienne, le Rideau Vert, l'autre française, la Comédie de Saint-Etienne.

Terre d'Aube

Madame Yvette Brind'Amour a d'abord créé, au théâtre Maisonneuve, un poème dramatique, *Terre d'Aube*, d'un jeune auteur de chez nous, Jean-Paul Pinsonneault, composé à l'occasion du Centenaire de la Confédération canadienne.

De sa pièce, l'auteur nous dit bien qu'elle n'est pas "l'évocation d'un fait historique" mais seulement "une histoire d'amour et de mort". Mais, évoquant la dure et périlleuse entreprise d'une poignée de gaillards, désireux de s'établir quelque part sur la terre canadienne nouvellement découverte, *l'amour* joue un rôle bien léger en regard des luttes et misères, affrontées par la petite troupe du fait de la sauvagerie des lieux, de l'âpreté du climat, des marches épuisantes, de l'isolement au milieu de la menace indienne. Les intentions recherchées d'un auteur sont une chose, leurs réalisations en sont une autre — pas toujours la désirée.

En outre, par sa facture, *Terre d'Aube* fait penser à un chœur à plusieurs voix qui se partagent, par courtes répliques enfilées l'une à l'autre, le texte à réciter. Les personnages

perdent toute identité propre et deviennent des numéros d'ordre. On obtient, ainsi, un certain rythme lyrique agréable, au détriment de l'action dramatique. Mise en musique et agrémentée de danses — mieux intégrées toutefois — cette pièce symbolique aurait pu devenir un spectacle plaisant et mieux répondre, partant, aux projets créateurs de l'auteur. Telle qu'on nous l'a présentée, *Terre d'Aube* n'est pas une oeuvre vraiment dramatique.

Si on ignore le très épisodique rôle de Terre-Nuit, *Terre d'Aube* ne comprend qu'un seul personnage féminin, "pivot de l'action" au dire de Pinsonneault, une indigène, le seul au reste, à n'être pas un simple mythe, même si, au programme, elle s'appelle la Femme, donc source de l'éternel conflit entre les mâles sur toutes les terres que l'on voudra. Avec fougue Monique Miller a tenu ce rôle court et peu compliqué mais, souvent, une trop grande précipitation du débit nous rendit inaudibles plusieurs mots de son texte.

De fait, il est urgent de rappeler aux comédiens, surtout féminins, que la diction à la scène est bien différente de celle qu'autorise le micro de la télévision ou de la radio. L'amateur de théâtre qui a payé sa place, fût-elle juchée aux derniers rangs du parterre ou du balcon, pour assister à un spectacle a droit d'entendre ce qui se débite sur le plateau, à son intention d'ailleurs autant que pour les privilégiés des premiers fauteuils. L'artiste doit donc préférer (c'est-à-dire : porter en avant) ses répliques de façon intelligible en portant sa voix, comme on dit, jusqu'au fond de la salle, si grande soit-elle comme celle du théâtre Maisonneuve.

Sous la direction du meneur de jeu, Gérard Poirier, les autres interprètes de la pièce ont accompli un travail sympathique et sérieux, digne de louanges.

La Vie est un Songe

Comme second spectacle dans le cadre du Festival, le Rideau Vert, "la seule troupe permanente du Canada français" selon les indications du programme, nous a gratifiés de la répétition d'un grand succès de l'année : *la Vie est un Songe* de Calderon.

Lors des premières représentations au Stella, tous avaient souhaité voir ce chef-d'oeuvre du grand dramaturge espagnol sur une scène plus vaste et plus apte au déploiement fastueux de ce drame. Notre désir a été exaucé grâce à l'Expo et au Centenaire de la Confédération.

La belle salle Maisonneuve et son large plateau bien équipé ont permis cette réalisation vraiment appropriée. Les beaux cris de Sigismond, le malheureux fils du roi de Pologne, ont pu résonner avec éclat et les vives passions de Rosaura, d'Estelle et du belliqueux Astolfe, issu de la sauvage Moscovie, s'épanouir à l'aise et s'affronter durement. L'atmosphère s'y prêtait ainsi qu'un espace savamment habillé d'un éclairage habile et suggestif.

Quelques personnages avaient changé d'interprètes mais André Cailloux, Léo Ilial et Pierre Boucher remplirent avec aplomb, dignité et naturel leurs fonctions respectives de roi de Pologne, de duc de Moscovie et de Chambellan du roi.

Le spectacle de *la Vie est un Songe* nous permet de reconnaître une fois de plus qu'au-dessus d'un abondant théâtre médiocre, purement viscéral, existe aussi du grand théâtre qu'habite la noblesse des sentiments et des âmes et qui nous change des mesquineries, des vulgarités de notre humanité de tous les jours. Nous en sortons plus hommes.

L'Avare

La Double Inconstance

Entre autres choses, la récente et cordiale visite à Montréal de la Comédie de Saint-Etienne aura eu l'avantage, une fois encore, de saper notre congénital complexe d'infériorité à l'égard de l'étranger, spécialement de la France. En effet les deux spectacles que l'équipe de Jean Dasté nous a apportés de la "Mère Patrie", *l'Avare* de Molière et *la Double Inconstance* de Marivaux n'ont pu que confirmer à nos yeux l'authentique valeur de nos hommes de théâtre : comédiens, metteurs en scène, décorateurs, costumiers, éclairagistes, et cela doit les encourager et les stimuler vers un perfectionnement continu.

A vrai dire, les points de comparaison ne manquent pas. Molière et — à un moindre degré — Marivaux nous sont familiers. *L'Avare*, justement, n'a-t-il pas lancé le Théâtre du Nouveau Monde comme troupe professionnelle ? Et le Rideau Vert ainsi que la Nouvelle Compagnie Théâtrale nous ont présenté des Marivaux très honnêtes. Aussi, — nous attendions peut-être trop ! — les Comédiens de Saint-Etienne ne nous ont pas procuré tout le plaisir que nous en espérions.

Peut-être par dessein prémédité de ne pas forcer le jeu, leur interprétation, dans l'une et l'autre pièce, manquait d'élan, de vivacité. Ils ne nous donnaient pas l'impression de tellement y croire. A de certains moments, l'action languissait. De plus, plusieurs chutes de mots ou de phrases ne passaient pas la rampe. Enfin un Jean Dasté rondet et bien dodu était peu représentatif du "grèle Harpagon" que décrivait le programme, et, ainsi, perdait tout son sens la très plaisante ironie des propos louangeurs de Frosine sur la bonne mine et l'éclatante santé du vieux barbon malingre et souffreteux qu'a voulu dépeindre Molière.

Toutefois, Jacques Echantillon, en fils d'Harpagon ou en Arlequin, a manifesté souplesse, variété et pitto-

resque de bon aloi. Catherine le Couey, excellente Frosine, fut moins convaincante en Flaminia dans Marivaux. Jacques Lenoble se révéla un bien amusant Maître Jacques, le facétieux cuisinier-cocher d'Harpagon.

On peut s'étonner, d'autre part, que la pimpante Silvia de Geneviève Mnich ait pu se pâmer d'ardeur amoureuse pour l'insignifiant et terne Prince d'Alain Mac Boy dans *la Double Inconstance*. Une inconstance qui, encore une fois, s'est trompée d'adresse ! Un bon point pour Marie-Thérèse Pillet, muette comme une carpe en Dame Claude de *l'Avare* et caquetante comme une pie en Lisette, la coquette soeur — et jolie — de Flaminia : signe évident et louable que la Comédie de Saint-Etienne ne pratique pas le culte de la Vedette.

Sumidagawa

Kanjicho

En y regardant d'un peu près, il n'est pas douteux que l'homme, sous toutes les latitudes, blanc, noir ou jaune, se ressemble, éprouve les mêmes sentiments, pleure et rit, aime, souffre et meurt. L'expression peut varier, le costume, les us et coutumes différer; rien de plus : la nature fondamentale est bien la même.

La preuve nous en est clairement fournie par les manifestations artistiques des autres peuples et races que les nôtres comme celles, que nous avons pu voir et admirer, de l'Inde et du Japon. Par ses modes et rythmes particuliers, ses pantomimes subtiles, sa musique étrange, le folklore asiatique a su exprimer, pour nous, l'âme multiple et souvent mystérieuse, un peu déroutante mais pas tellement incompréhensible, des anciennes civilisations hindoues et nippones.

De plus, le Japon, par le Théâtre Kabuki, nous a sensibilisés selon le mot à la mode, à son art dramatique, où la musique, la danse, le mime complètent — je dirais, heureusement, pour ceux qui n'entendent pas le japonais — le texte peu considérable au reste. Ainsi dans *Sumidagawa*, sorte de poème surtout mimé, dansé et chanté, Nakkamura Utaemon, le meilleur acteur à jouer des rôles féminins, a exprimé avec un réalisme plein de grâce et de précision la douloureuse recherche d'une mère en quête de son enfant volé par un marchand d'esclaves et dont elle apprend la mort. De même,

le drame plus élaboré de *Kanjicho*, que domine l'acteur Onoe Shoroku, d'une présence scénique remarquable, nous révèle des sentiments humains universels mais qui, enveloppés de gestes, d'attitudes et aussi de costumes exotiques nous donnent l'impression de sourdre d'un monde tout à fait différent. Le dépaysement ressenti n'est donc que superficiel mais bien agréable quand même.

Ballets et Opéras

La musique et la danse, arts rythmiques, sont bien opposés au théâtre, art littéraire, par leurs modes d'expression et leurs lois propres. Pourtant, depuis toujours mais plus spécialement aujourd'hui, les échanges entre eux se font de plus en plus fréquents et leur coexistence est plus que pacifique, souvent elle devient intégration.

Le théâtre, couramment, utilise une musique dite d'accompagnement pour soutenir l'action dramatique ou en souligner plus fortement certains aspects. Par contre, des Ballets comme *Giselle* ou *la Corribeau* interprétés par les Grands Ballets canadiens, le *Ramayana* des danseurs indiens Kathakali ou surtout le somptueux *Coppelia* de Léo Delibes où triomphèrent Claude Bessy, Cyril Atanassoff et leurs compagnons du Grand Ballet de l'Opéra de Paris, sont d'authentiques drames, où l'alternance des pas et des figures rythmiques remplacent les mots avec plus ou moins de perfection et de vérité selon la valeur expressive de la chorégraphie.

Et les mots : opéra, opéra comique, opérette, comédie musicale, ne sont que des variétés populaires du terme générique Théâtre lyrique où sans doute la musique vocale s'installe en reine du plateau mais accompagnée de nécessaires dons de comédiens chez les interprètes.

L'importance de l'union des qualités de l'acteur à celle du chanteur, donc de la double interprétation musicale et dramatique chez l'artiste du Théâtre lyrique, nous fut, une fois de plus, démontrée par les opéras jusqu'ici présentés au Festival mondial de l'Expo.

Ainsi nous avons pu constater le piètre métier de comédien de Richard Verreau en Faust, en regard de la virtuosité de jeu de Joseph Rouleau comme Mephisto, de même la superbe performance scénique de Louis Quilico et Jon Vickers dans leur incarna-

tion du fourbe Iago et du jaloux Otello dans l'opéra de Verdi qui fut — avec *Faust* d'ailleurs — une splendide production théâtrale.

Même chose pour la mise en scène. Plusieurs spectateurs ont trouvé lente et statique à l'excès l'interprétation, par les artistes de l'opéra royal de Stockholm, du *Tristan Und Isolde* de Wagner, en dépit de l'incomparable puissance vocale de Kerstin Meyer et surtout de Birgit Nilsson, une Isolde de très grande classe. Ils ont applaudi, au contraire, la couleur et la vivacité harmonieuse du jeu des artistes de ce même ensemble de Stockholm, dans *le Bal masqué* de Verdi. Dans Wagner on a délibérément — selon le nouvel esprit de Bayreuth — opté pour la musique d'abord, dans Verdi, pour le théâtre aussi.

Plus encore peut-être que le grand opéra, la comédie musicale et l'opérette exigent une mise en scène vivante et un jeu alerte et dégagé des artistes. Lors de la soirée de Franz Lehár dont on nous présentait *le Pays du Sourire*, en allemand, les brillants ballets de Boris Tonin ont éclipsé heureusement la médiocre mise en scène de Paul Helmuth Schuessler. Mais comme a dit un critique : "Il y avait Giuseppe Di Stefano". Mon voisin de fauteuil, en effet, semblait fort admirer le grand ténor italien — un peu sur le déclin toutefois — dont il humait avec délices les moindres sons. Pourtant, sur le plan strictement dramatique, Stefano me parut terne et empesé à côté de l'élégante Valorie Goodall, pleine de naturel et d'aisance, plus encore de la pétillante et si nuancée Dagmar Koller, qui chanta trop peu mais dont le jeu mérita à bon droit les vifs applaudissements de l'assistance. Tant il est vrai qu'il n'est pas si facile, pour un artiste, d'en arriver à une maîtrise incontestée à la fois dans l'un et l'autre moyens d'expression du chanteur et du comédien. Il en résulte, alors, pour le spectateur, un plaisir plus grand et plus total.

L'atelier qui donnera à vos imprimés un caractère de distinction

Imprimeurs
Lithographes
Studio d'Art



388-5781 8125, rue Saint-Laurent
Montréal 11, Qué.

Avec ou sans commentaires

"French Canada's Day of Pride"

La presse canadienne de langue anglaise, on le sait, n'a pas été tendre pour le général de Gaulle lors de sa visite au Québec. La "Gazette" de Montréal s'est même montrée singulièrement féroce à son égard. Pourtant, c'est dans ce journal qu'a été publié l'un des articles les plus remarquables et les plus compréhensifs écrits en anglais sur cette affaire. Il a pour auteurs deux journalistes qui ne sont probablement pas d'origine britannique, du moins si l'on en juge par leurs noms : Nick Auf Der Maur et Mark Starowicz. Leur article, intitulé "French Canada's Day of Pride", a paru dans la "Gazette" du 25 juillet, c'est-à-dire au lendemain de la route triomphale de Québec à Montréal, au lendemain du discours sur "le Québec libre".

Pour ces deux journalistes, le Canada français vient de vivre son jour de gloire et il est vraiment dommage que de mesquines querelles politiques viennent assombrir un tel jour. Au lieu de s'irriter de ces démonstrations de joie et de fierté, le Canada anglais devrait se rappeler qu'il agit de la même manière quand la Reine vient au Canada. Le peuple a applaudi ce qu'a dit le président de Gaulle, et s'il l'a applaudi, c'est tout comme si c'était lui qui l'avait dit : "And if the people applaud what he says, then it is they who are saying it."

Cet article de Nick Auf Der Maur et Mark Starowicz détonne tellement dans le concert de vitupérations que nous a fait entendre la presse anglaise en cette circonstance, qu'il nous a paru opportun de le reproduire en entier : ceux de nos lecteurs à qui il aurait échappé auront ainsi l'occasion de le lire et de l'apprécier.

This week is seeing an expression of pride by the French Canadian people in their culture, their heritage, their origins, their ties with the French-speaking world.

It is a sad footnote to a proud moment that political opportunism, wrangling and pettiness are marring President de Gaulle's visit.

The comic-opera wrangling between Ottawa and Quebec over questions of protocol reflects badly on both sides.

The Federal Government has exhibited a nervous apprehension over this exhibition of French Canadian nationalism and has, by its acts, shown that it refuses to face this emotional reality.

Premier Johnson, for his part, has tried to make political hay for his squabbings with Ottawa out of President de Gaulle's visit.

President de Gaulle is barely respecting the formalities of protocol required from a visiting head of state, and his statements are building up Johnson's armory of ammunition to hurl at Ottawa.

But something is being lost sight of behind the squabbings.

Thousands of French Canadians have thronged to cheer the head of state of the nation that represents their cultural heritage, their national identity.

For Quebec it is a proud moment. It should be one for Canada too.

But much of the English press, and the English community in Canada are exhibiting a nervous irritability over the expression of French Canadian emotion.

Some papers, and some federal officials, are glancing at every flagpole on the Quebec Legislature, on the City Hall building, on flagpoles along the route of the President's journey and noting angrily the presence of the Tricolor or the Quebec flag and the absence of the Canadian flag.

But when the Queen comes to Canada, much is said about Canada's role in the Commonwealth, about the English world community, about the heritage of British institutions.

Union Jacks are flown as an expression of this pride of origin. Indeed, when Canada changed its flag, voices were raised in protest because the Red Ensign represented a tradition, a history, an emotional reality.

This week we are seeing another emotional reality, but we refuse to recognize it. Instead of participating in it, we show that we are afraid of it.

We can debate protocol, criticize Ottawa and Quebec for wrangling, but we cannot ignore the reality that transcends all this.

That reality is that French Canada has overwhelmingly displayed its emotion of pride in heritage, common origin and common future, just as English Canadians do during the visits of the Queen.

English reaction to de Gaulle's visit is clouded with things that have nothing to do with Canada and English-French relations.

When crowds of Quebecers hail de Gaulle, they do not reject English Canada, they do not embark on a campaign of villifying the United States.

They are applauding a symbol, a symbol that they had little chance to applaud in all their history on this continent since the conquest.

English Canada has its symbol, the crown, which it applauds for what it represents. For to English Canada it represents something it is proud of, a tradition and heritage it wants to maintain.

The French Canadian people are not rejecting Ottawa and the symbolic crown by applauding and reaffirming the symbol of the nation that gave them birth.

But to politicians, symbols are points of contention, and it is deplorable that Ottawa has seen only negative aspects to this symbolism, and that Johnson has tried to turn the positive aspects into political gain. For it seems, neither of them can transcend symbols and recognize what these symbols mean.

One fact has been established irrefutably this week — that there exists among the French Canadian people a fierce pride for their language, tradition, history, institutions.

And if there are those in Canada who do not like this, they must take cognizance of it. It is an emotional reality and will henceforth have to be taken account of.

The significance of President de Gaulle's visit transcends Ottawa, Quebec, and de Gaulle's personal arrogance.

The significance lies in the response of the French Canadian people.

President de Gaulle speaks of a national respect for itself, and he is applauded; he speaks of determining your own future, and he is applauded; he speaks of a common future, and he is applauded.

And if the people applaud what he says, then it is they who are saying it.

Criticising it, debating it, worrying over it is pointless.

It is there. It is time it was recognized.

L'encyclique sur le célibat des prêtres

Le moins qu'on puisse dire de l'accueil fait à la dernière encyclique de Paul VI "Caelibatus Sacerdotalis" est qu'elle a suscité des "réactions diverses". Comme toujours en pareil cas, la grande presse a mis en vedette surtout les critiques et elle ne s'est guère préoccupée de relever les richesses doctrinales et spirituelles d'un pareil texte. On peut se demander même si elle est encore en mesure de les percevoir, sa vision étant de plus en plus obscurcie par ce qu'on a appelé le "sécularisme", c'est-à-dire la conception de la vie et du monde qui refuse sa place au sacré et se veut entièrement profane.

Réfléchissant à ce problème du sacerdoce dans un monde sécularisé, le P. Jean Daniélou, S. J., écrit dans "La Croix" du 29 juin :

Il y a un cas où le sécularisme présente une particulière gravité, c'est celui du sacerdoce. On ne voit guère en effet quelle peut être sa place dans une société d'où le sacré est éliminé. Si la religion n'est que le sens donné à des activités par ailleurs profanes et ne représente pas un domaine spécifiquement, le prêtre se trouve en porte à faux. Il me paraît évident qu'un prêtre qui accepte une vision séculariste de la société ne peut qu'être mal à l'aise dans son sacerdoce. Mais c'est cette conception du sécularisme qui est fautive. En réalité, toute civilisation digne de ce nom a une dimension religieuse. "La vraie cité, dit La Pira, est celle où l'homme a sa maison et où Dieu a sa maison".

Le problème aujourd'hui n'est pas de savoir comment le sacerdoce peut survivre au sacré, mais quelle forme le sacré et donc le sacerdoce doivent prendre dans notre civilisation technique et urbaine. Ce dont la société de demain risque de manquer, ce n'est pas d'organisation ou de recherche, c'est de sacré. Un grand courant de vocations sacerdotales ne sera possible que si, dissipant les erreurs sécularistes, la conviction renaît dans le peuple chrétien, que ce dont la civilisation de demain a le plus besoin, c'est que Dieu soit rendu visiblement présent au milieu d'elle. Et c'est la vocation admirable du prêtre, telle que Paul VI vient de nous le rappeler.

Il est curieux, d'autre part, que certains protestants aient saisi mieux que certains catholiques, même prêtres, le sens profond de cette encyclique. C'est, en tout cas, l'impression qui se dégage de l'article du Frère Max Thurian, de Taizé, paru dans "La Croix" du 1er juillet.

Si les réserves protestantes subsistent en ce qui concerne le lien entre sacerdoce et célibat, il faut reconnaître dans cette encyclique une expression théologiquement et spirituellement très remarquable de la doctrine du célibat chrétien. Le renouveau monastique dans les Eglises issues de la Réforme a connu aussi une réflexion nouvelle au sujet du célibat et on est frappé de voir la proximité des points de vue dans certaines des affirmations fondamentales de l'encyclique. Les protestants auront beaucoup à apprendre de la doctrine évangélique exprimée là, pour mieux saisir encore que le Christ appelle certains dans l'Eglise à garder le célibat à cause de son Nom, à cause de l'Evangile et à cause du Royaume de Dieu.

Ce qui frappe au premier abord dans l'encyclique, c'est que le célibat y est conçu à la fois comme un charisme, un don de l'Esprit-Saint, et comme une discipline. Il appartient à l'Eglise de discerner ce "charisme du célibat consacré". Le célibat est un don de Dieu pour le service de l'Evangile et de l'Eglise. Le célibat consacré, don de Dieu, fait l'objet d'une vocation pour certains, comme le mariage pour d'autres, au sein du peuple de Dieu...

Quelles que soient les réserves des non-catholiques à l'égard de certains aspects de l'encyclique, celle-ci doit apparaître fondamentalement comme un appel à la sanctification et au sacrifice, pour l'amour du Christ et le service de l'Eglise; sanctification et sacrifice dans le célibat consacré, sanctification et sacrifice dans le mariage consacré. L'oecuménisme réclame aussi, pour aboutir à l'unité, cette sanctification et ce sacrifice, dans la fidélité à la vocation du Christ et au don de l'Esprit, reçus par chacun pour le service de tous."

Pour Jean Guittou, de l'Académie française, cette question du célibat des prêtres est en ce moment-ci la question cruciale, celle qui exige l'option suprême. Le problème de la sexualité et le problème du sacerdoce, écrit-il dans l'édition française de "L'Osservatore Romano" du 14 juillet, viennent mystérieusement se joindre pour la composer. Il n'est pas mauvais en soi qu'on s'interroge sur la possibilité d'un clergé marié et que l'on tienne compte du poids des objections actuelles.

Et, de ce point de vue, je trouve que l'encyclique est un document unique en son genre et vraiment admirable. Je le dis comme je le pense. Où trouver un texte officiel et régulateur, où il soit accordé tant d'attention à l'objection, où il y ait une pénétration si fine, si délicate, si aiguë du coeur humain, de la difficulté d'être prêtre, où il y ait tant de douceur, unie à tant de fermeté, où s'accordent davantage l'indulgence et l'exigence? Je n'en connais aucun.

Je connais, ajoute-t-il, la force des arguments en faveur d'un changement de la discipline ecclésiastique, mais ils ne sont vrais que selon l'apparence et non dans la profondeur, dans la quantité et non dans la

qualité, dans le moment présent et non en longue durée. Ce qu'il faut dire, c'est ceci :

Il s'agit du problème ultime de la morale, celui de la loi dans son rapport avec les moeurs. Quand une loi exigeante et dure, quand un appel héroïque, se trouve en opposition avec l'usage ordinaire, médiocre ou mauvais, deux solutions se présentent :

ou bien abaisser la loi et l'appel jusqu'à l'usage, jusqu'aux moeurs, jusqu'aux facilités, faire cesser le désespoir, l'effort, l'hypocrisie;

ou bien laisser l'idéal à sa hauteur sublime — quitte à laisser se produire des défaillances.

Les deux solutions ont leur désavantage. Mais, à mon sens du moins, lorsqu'on renonce au sublime, ou qu'on en diminue l'appel (*Soyez parfaits comme votre Père céleste*), alors on atteint secrètement la nature humaine dans ce qu'elle a de plus beau, de plus noble. Car chacun de nous, dans le fond de son coeur, là où nul ne pénètre, souhaite d'être habité par l'infini, de s'élever au-dessus de lui-même. S'il admire tant les héros sur les écrans, c'est parce que l'héroïsme d'un petit nombre le conseille et le console. Il pêche, mais il sait qu'il pêche. Et dans la faute il mesure encore l'écart de sa conduite et de son idéal. Tout homme qui s'élève élève le monde sans qu'il le sache. Tout homme qui se relâche et s'abandonne publiquement diminue le pouvoir de tous les autres.

Je reviens à l'encyclique. Si le Souverain Pontife avait entr'ouvert une porte, s'il avait cédé d'un iota ou d'un apex, quel immense cri de soulagement, quel contentement malsain dans la partie molle et superbe de nous-mêmes! Et, pour Paul VI, quelle soudaine immense popularité! Inversement, quel service il a rendu à tous ceux qui luttent, qui

"marchent pensifs, épris d'un but sublime
Ayant devant les yeux, sans cesse,
nuit et jour,
Ou quelque grand dessein ou quelque
grand amour"
(Victor Hugo)

...Je suis sûr que l'encyclique répond à l'interrogation inquiète, au vœu secret de cet immense peuple sans voix répandu sur la terre et qui est, grâce au sacerdoce et sans doute au célibat des prêtres, le Sel de la Terre...

Plus le prêtre de demain se confondra avec la masse, ainsi que la semence avec la terre des labours, et dans la mesure même où il cessera d'être un "notable", plus il faudra qu'il se distingue des autres, par le sceau du Seigneur, par un signe connu de tous, quoique invisible, et qui soit pour tous une interrogation. Ce ne peut être à mon sens que le célibat. En Occident, depuis de longs siècles, le prêtre c'est celui qui ne se marie pas. Et, en définitive, un tel sacrifice serait absurde si l'Invisible n'était pas plus réel que le visible... Je suis fier d'appartenir à l'Eglise Romaine qui, depuis des siècles, par le célibat de ses prêtres, a permis d'accroître en Occident ce bien auquel l'homme d'aujourd'hui tient par-dessus tout : à savoir sa liberté intérieure."

La revue MAINTENANT et le problème de Dieu

René CHAMPAGNE

Il n'est rien qui soit étranger à la revue *Maintenant*. Elle sait aborder les sujets les plus variés : éducation, mariage, pilule, médecine, scoutisme, billet de confession, Gerda, sexualité, N. P. D., etc. On ne peut la prendre en grippe pour cette admirable plasticité. Le dernier numéro de la revue (juin-juillet), imposant, substantiel, touche un problème fondamental, celui de Dieu. Des spécialistes de diverses disciplines y ont collaboré. Je veux m'arrêter ici à quelques articles de ce numéro spécial qui me semblent — à tort ou à raison — présenter quelques relations avec la philosophie. C'est déjà là une pâture (ou une proie !) suffisante.

Paul Doucet et Hélène Pelletier-Baillargeon formulent une interrogation à la de Gaulle — entendons : qui va au fond des choses — dans leur article *Dieu, qu'est-ce que ça change ?*¹ Je me permettrai deux remarques au sujet de cet article. Relevons d'abord un tantinet d'impertinence chez les auteurs à l'égard du travail de la raison devant le problème de Dieu. C'est d'un cœur très léger, me semble-t-il, qu'ils font l'économie de la démarche rationnelle et la balaient pour "les balises de la grande tradition biblique". Mais n'insistons pas ! On ne peut pas tout dire en même temps. Je serai moi-même impertinent dans ma seconde remarque. J'estime que la question de savoir si Dieu va "changer quelque chose" ne reçoit pas une réponse satisfaisante. Il apparaît, en effet, que l'espérance d'un monde fraternel dont le Christ a apporté le message, "des croyants de toutes religions la partagent aujourd'hui avec des incroyants", et que cette espérance "sous-tend les liens d'une vigoureuse famille spirituelle plus englobante que les exclusivités des religions établies".

1. N'y a-t-il pas malonne dans la disposition des titres à la première page ? Le premier article veut manifestement répondre à la question *Dieu, qu'est-ce que ça change ?* et non à celle *Où est Dieu ?*

Mais alors, qu'est-ce que Dieu va, en fait, changer dans l'engagement que "le croyant va partager de plus en plus étroitement désormais avec le non-croyant" ? Selon les auteurs, Dieu va tout simplement "démocratiser l'appel à l'engagement héroïque" et l'étendre à "des hommes intellectuellement limités et moralement pécheurs". Tout cela est émouvant mais, aussi, hypothétique. Est-il vraiment sûr que la démocratisation de l'engagement au service des hommes ne pourra se déployer qu'à l'intérieur des zones croyantes ? Que les incroyants préoccupés de fraternité se recrutent parmi les surhommes et les aristocrates de l'esprit ?

C'est avec prudence que Pierre Pelletier aborde le difficile problème du langage sur Dieu. Et sans doute, en cette matière complexe, la réserve est-elle préférable aux affirmations claironnantes et trop assurées. L'auteur tient compte du milieu québécois, mais il dépasse tout régionalisme pour situer le problème du langage sur Dieu au niveau de la civilisation moderne en général. Il souligne, après plusieurs autres, que les hommes d'aujourd'hui, surtout les jeunes, sont davantage tournés vers la transformation du monde que vers son explication métaphysique. Il rappelle que le langage sur Dieu a ceci de spécifique qu'il porte sur une réalité non-expérimentale, silencieuse. Le silence de Dieu ? Mais Dieu est-il "aussi silencieux ou'on le dit ?" se demande l'auteur et, dès lors, sa réflexion oscille entre deux nistes : la parole de l'homme sur Dieu, la parole de Dieu à l'homme. Il est pourtant facile de percevoir qu'il formule de sérieuses réserves sur la valeur actuelle du langage de la Bible. Notre civilisation de "déracinés" a du mal à se reconnaître dans des écrits du passé, même bibliques ; elle ne se retrouve pas dans les métaphores et métonymies des Livres Saints. Aussi doit-on maintenant créer un nouveau symbolisme pour relayer celui, désuet, de la Bible. La "nouvelle culture", dont l'existence

n'est pas encore évidente, doit créer les "mots théologiques" adaptés à la sensibilité moderne.

Pierre Pelletier laisse le lecteur chrétien à sa désolation ; il soulève un immense problème qui ne touche pas que les théologiens. Il est vrai que le symbolisme biblique, enraciné dans la nature, n'exerce plus, au moins chez les Occidentaux, la séduction de jadis. Que cette séduction soit éteinte ou qu'elle aille s'affaiblissant, n'est-ce point là l'indice d'une atrophie profonde ? On peut alors se demander laquelle des deux tâches s'impose ; transformer l'homme pour que le symbolisme biblique puisse à nouveau le toucher ou bien, comme on le suggère ici, créer une nouvelle symbolique. De toutes façons, même s'il était acquis que le retour au symbolisme biblique n'est pas souhaitable, la route n'en devient pas pour autant jonchée de fleurs. Comme le montre Suzanne K. Langer dans *Philosophy in A New Key*, nous vivons une époque où l'impact de la technique, la dispersion et la pauvreté du travail, entre autres, rendent difficile la création de nouvelles images, de nouveaux symboles. En somme, que ce soit pour retrouver la saveur du symbolisme biblique ou pour élaborer un nouveau symbolisme, l'homme devra d'abord se trouver ou se retrouver.

Ces dernières lignes nous amènent à parler de l'article de Fernand Dumont, *Un Dieu qui s'éloigne*. Lui aussi, comme le P. Pelletier, ne se dissimule pas l'absence de référentiels qui caractérise notre civilisation actuelle. Avec beaucoup de pénétration, il fait voir comment l'expérience de Dieu se montre à travers l'histoire tributaire des diverses visions de l'univers. Il fut ainsi une époque où l'homme se définissait par rapport à un monde objectif et consistant, un cosmos sur lequel il pouvait prendre appui. Les "cinq voies" de saint Thomas s'inscrivent dans une telle vision. Cette vision de l'univers s'est progressivement dissoute

Les livres

avec l'avènement de la science qui, du même coup, a ébranlé la sécurité de la conscience. Celle-ci a pris de plus en plus ses distances par rapport aux choses et à la tradition; le sujet a supplanté l'objet. L'expérience de Dieu s'est alors définie à partir de la subjectivité. La genèse des visions de l'univers traverse maintenant une phase dramatique. Après l'objet ou le cosmos, c'est la subjectivité elle-même qui entre dans sa phase crépusculaire et c'est en même temps le visage de Dieu qui s'éloigne, ou mieux : la saisie de Son visage. Dieu s'éloigne puisque l'homme se défait. "Désormais toute preuve de l'existence de Dieu sera solidaire des preuves de l'existence de l'homme."

Patrick McDonald, pour sa part, ne se place pas dans le climat que j'appellerai *existentialiste* des deux articles dont il vient d'être question. Il n'hésite pas à affirmer, comme philosophe, l'existence de voies qui mènent à Dieu. Bien plus, "il n'existe qu'une voie menant à Lui". Cette voie engage l'homme "dans un ordre vital de troisième zone" qui synthétise les aspects intellectuel et scientifique et qui suppose à sa base une communication avec l'être, une intuition vitale concrète. D'ailleurs, tous les grands philosophes ont communiqué à une telle expérience, même s'ils l'ont traduite différemment. Il est à regretter que l'auteur ne dégage pas avec toute l'ampleur souhaitable les lignes de cette voie qui "semble pouvoir vitalement et concrètement conduire à Dieu sans laisser aucune empreinte aux objections". Cette zone vitale, cette troisième dimension de l'homme qui est l'espace d'où doit jaillir l'essor vers Dieu, de quels pôles est-elle la synthèse ? L'auteur les identifie tantôt comme raison-esprit scientifique, tantôt comme pensée-animalité.

Quoi qu'il en soit de ces imprécisions, ce qu'il faut retenir de cet article, c'est qu'il existe un *Grund* à partir duquel l'homme peut ou pourrait atteindre Dieu. Le malheur de notre temps, c'est bien que l'homme n'est plus familier de ce *Grund*, de cette zone vitale, de cette troisième dimension. Pour reprendre la pensée du professeur Dumont, ce qui importe maintenant, c'est que nous retrouvions la voie vers cette dimension privilégiée (qui est sans doute également le lieu où s'enracine la création des symboles). Cette voie trouvée, Dieu cessera de s'éloigner, car l'homme lui-même aura cessé de s'éloigner.

Collège des Jésuites,
Québec.

Variétés religieuses

LEGER, card. Paul-Emile : *Paroles de Dieu pour le Peuple de Dieu*. Homélie du Carême 1967 à Radio-Canada. Coll. "Liturgie vivante". — Montréal et Paris, Fides, 1967, 95 pp., 19 cm.

UNE parole vive, cueillie sur les lèvres est irremplaçable; écrite, elle devient joie et profit durable, *scripta manent*, lorsqu'elle a remué par sa profondeur, son actualité, son expression achevée, sa chaleur communicative. C'est le mérite de ces pages apostoliques; elles nourrissent et stimulent notre réflexion sur les grands mystères de la Passion et de la Résurrection, sur le Malin, le monde de la faim, sur la condition du prêtre, etc., dans la lumière de l'Évangile et de Vatican II.

Georges ROBITAILLE.

Eugène ROCHE, S.J. : *La Condition du Pêcheur*. — Lyon et Le Puy, Xavier Mappus, 1967, 154 pp., 18 cm. (En vente aux Éditions Bellarmin).

SOUS UN MINCE FORMAT, en de courts chapitres dont le style très pur se pare de la transparence même, sans le moindre appel à l'éloquence ou à la polémique, voici des pages de grande sagesse spirituelle. L'A. s'est attaché à une donnée première de la vie chrétienne : notre condition de pêcheur, sans laquelle la Rédemption n'aurait plus de sens et nous ne comprendrions plus que nous devons nous dépasser, nous libérer, nous tirer sans cesse hors de notre égoïsme. A ce propos les équivoques aujourd'hui abondent. Aussi "c'est à retrouver le sens authentique (de cette donnée) et ce qu'elle implique pour la conduite de la vie" que le P. Roche ici s'emploie.

Trois étapes en ses réflexions. I : Nous sommes pêcheurs, *tous pêcheurs*, malgré ce que nous en croyons. Il n'est que de bien regarder. II : *La tentation* qui nous met à l'épreuve et provoque notre choix est le lot de toute vie, et toujours actuelle. Les trois tentations du Christ demeurent pour nous tous une source de grande lumière. III : L'esprit de *conversion* qui convient à notre condition de pêcheurs se découvre inséparable de la vie chrétienne; il en est une constante, une forme dans laquelle toute la vie de fidélité à Dieu se poursuit et se renouvelle. C'est l'esprit d'enfance.

Cette pâle esquisse ne rend pas justice à ces pages nourries d'Évangile et d'une connaissance très aiguë des hommes en leur vie spirituelle. Que d'illusions sont dénoncées ou prévenues, que de demi-vérités sont démasquées ou achevées dans une pleine lumière ! Partout c'est un regard clair, neuf, pénétrant, qui instruit, qui reconnaît avec justesse toutes les valeurs, nouvelles ou traditionnelles; partout c'est une provocation au dépassement, à l'engagement résolu dans l'authentique voie du Christ. Le mot abnégation n'est nulle part encore que la chose soit partout; elle est venue si naturellement qu'on l'a retrouvée et acceptée quasi à son insu. Nous sommes en plein Évangile, à l'heure d'aujourd'hui. C'est un ouvrage que tous ceux qui ont à cœur de vivre leur vie chrétienne aimeront lire et relire.

Georges ROBITAILLE.

Henri SAMSON, S.J. : *Le docteur Edouard Samson, mon frère, tel que je l'ai connu*. — Montréal, les Éditions Bellarmin, 1967, 192 pp., 20 cm.

CETTE biographie nous trace le portrait spirituel attachant d'un homme dont la vie monte tout droit vers Dieu, même lorsqu'elle passe par les hommes, surtout par les infirmes et les pauvres qu'il a aimés passionnément. Le docteur Samson a consacré sa vie aux autres. De la médecine il fit plus qu'une profession : une vocation qui le mena à la sainteté. Travailleur acharné, il est aussi un priant : il ne manqua jamais sa messe quotidienne durant quarante ans. Peu friand de vie sociale mondaine, il demeurait un homme jovial, surtout avec ses malades. Ses dons exceptionnels de clinicien et de chirurgien en firent un chef d'école et il forma une pleiade de jeunes spécialistes; il acquit bientôt une réputation internationale. Il ne put toutefois réaliser ses grands projets; ces revers le libérèrent en quelque sorte pour un apostolat de bienfaisance efficace et durable. Le rapport émouvant de Soeur Berthe-du-Sacré-Coeur sur la charité du docteur auprès des pauvres de l'Abord-à-Plouffe et de ses réalisations à la tête de la Commission scolaire de cette municipalité est un témoignage extrêmement révélateur. Une des croix les plus douloureuses qu'il eut à porter fut la perte de plusieurs enfants victimes du facteur RH. Il eût souhaité avoir une large famille. Médecin éminent de réputation internationale, le docteur Edouard nous émeut encore plus par la qualité de sa vie intérieure : celle d'un laïc parvenu à la sainteté, vivant en étroite union avec le Christ, son Ami, abandonné totalement à la volonté divine. Cela dans un héroïsme de tous les instants car, durant vingt ans, il vécut sous le coup ou sous la menace d'hémorragies internes qui pouvaient être mortelles. Ajoutez que l'éclat de la science et l'éminence de sa vertu n'entamaient point la fraîcheur de ses sentiments ni l'enthousiasme avec lequel il faisait confiance aux forces de la vie. Il y aurait encore beaucoup à dire sur le docteur Edouard Samson : le mieux est de lire cette biographie qui fourmille de détails savoureux. Le Père Henri Samson a porté sur son frère un témoignage où perce l'admiration, mais c'est avec une objectivité et une lucidité dont nous ne saurions trop le louer.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

EN COLLABORATION : *Le chrétien et la Terre des Hommes*. Coll. "Présence". — Montréal, Éditions Fides, 1967, 190 pages, 19.5 cm.

SEPT AUTEURS nous livrent leurs réflexions sur la Terre des Hommes, plus précisément sur l'homme à l'oeuvre dans l'univers. Les uns le font en demeurant sur le plan strictement humain, les autres en s'efforçant de traduire leur vision chrétienne. "Nous avons voulu, dit l'un d'eux, faire véritable oeuvre d'Église... Parce qu'ils (les auteurs) croient à l'Église et parce qu'ils s'y sentent attachés, ils désirent manifester leur sentiment d'hommes chrétiens sur ce sujet d'actualité, cette préoccupation de tout le monde; l'Expo 67".

J'aurais souhaité que fût plus complètement atteint ce double objectif, c'est-à-dire que tous les auteurs s'expriment vraiment en "hommes chrétiens" et qu'ils traitent du "sujet d'actualité", de l'Expo 67. Il faut lire des pages et des pages avant de tomber sur des réflexions qui remplissent ces deux conditions. Peut-être est-ce le titre du volume qui dit trop et nous fait trop espérer...

Richard ARÈS.

Pinchas E. LAPIDE : *Rome et les Juifs*. Traduit de l'anglais par Françoise Winock. — Paris, Editions du Seuil, 1967, 430 pp., 20,5 cm.

CE QUI RETIENT L'ATTENTION du lecteur catholique, du lecteur tout court, c'est que l'auteur attribue à Pie XII la survivance de la majeure partie des Juifs qui échappèrent au génocide hitlérien : "De ce résultat qui dépasse un million de survivants, j'ai déduit toutes les revendications de l'Eglise protestante... des Eglises orientales... Il faut encore retrancher tous ceux qui doivent leur vie sauve à des communistes, des agnostiques ou autres Gentils non chrétiens. Le nombre total de vies juives sauvées par l'intermédiaire de l'Eglise catholique atteint au moins 700.000 âmes, mais se trouve vraisemblablement plus proche de 860.000". (p. 270). Avant de formuler cette conclusion, il nous avait montré l'action des nonces, du clergé, des religieux, des fidèles catholiques dans les divers pays soumis à Hitler. Voici une autre conclusion : "D'un côté, des hommes d'Etat, des diplomates et des généraux refusant de sauver des Juifs, pour éviter des "embarras" ou des "complications", de l'autre des paysans, des prêtres, des ménagères, des religieuses et des ouvriers qui, sans arme, ont défié le plus puissant Moloch des temps modernes pour sauver la vie de près de 800.000 Juifs (279-80)." Il répond à Hochluth : "Une encyclique *Pro Judaëis* ou un anathème lancé contre les judéocides auraient-ils servi à quelque chose ?" (302). Les seize pages suivantes démontrent qu'une telle démarche du Pape aurait fait compléter le massacre.

M. Lapidé dirige le service de presse du gouvernement israélien à Jérusalem. Son témoignage a de la valeur. La première partie du livre intéressera moins le lecteur catholique : "Jésus naquit à Nazareth, fils d'un charpentier juif, humble et pieux, qui avait au moins cinq fils et deux filles" (p. 11), etc. Voici dix-neuf siècles qu'on répond à ces affirmations, mais M. Lapidé n'a pas l'air de savoir. Autant commencer la lecture à la page 127, et le lecteur sera largement récompensé.

Joseph LEDIT

Sexualité

Françoise CHOLETTE-PÉRUSSE : *Psychologie de l'adolescent. De 10 à 25 ans*. — Montréal (3411, rue Saint-Denis), Editions du Jour, 1966, 203 pp., 17,5 cm. Prix : \$1.50.

LA PATHOLOGIE aide à comprendre les conditions de la santé; mais elle devient dangereuse quand elle usurpe le rôle de l'hygiène. Voilà ce qui arrive ici. Sous un titre faux, car l'adolescente reçoit, normalement, la même attention que son frère, l'A. présente un exposé plus faux encore. On attend une psychologie complète de l'adolescence normale; l'A. ne connaît que des cas de clinique et néglige morale et religion, qui ont une importance primordiale pour l'adolescence occidentale et

chrétienne. L'A., bien sûr, fait des allusions à la Bible et aux théologiens, mais presque toujours dans un contexte dénaturant. Un freudisme obsessif et une systématisation d'hypothèses réductrices l'entraînent à tracer de l'adolescence une caricature pétillante de verve, qui charrie, dans une langue fautive, des éléments précieux en psychiatrie et en rééducation, mais qui barbouille l'image de la véritable adolescence : élan du corps, de l'esprit, du cœur (M. Debesse), "dernière chance" (de Greeff) de l'être humain *en marche vers* (Maryse Choisy) et *non pas contre* la maturité. Ce qu'il y a de merveilleusement positif dans ce triple élan, l'A. le dissout en majorant la révolte contre les parents et la force de l'appétit sexuel. Les faits lui donnent souvent raison, hélas! Mais par la faute d'adultes (?) maladroits et scandaleux, non par suite de l'évolution naturelle de l'adolescence. Des autorisés, des témoignages d'adolescents et d'adultes réfléchissant sur leur passé, je pourrais en citer à l'encontre de ceux que produit l'A. Un mot de Pie XII (23 mars 1952) suffit à réfuter la prétendue inévitabilité (l'A. parle même de nécessité) des fautes sexuelles au cours de l'adolescence; simple confirmation de la reconnaissance de l'âge de raison (faut-il en reporter l'émergence au delà de l'étape qui va de 10 à 25 ans ?) qui rend apte, avec la grâce et moyennant une éducation saine dans un milieu sain, à observer le 6e commandement de Dieu (dont l'A. ne dit pas un mot), comme l'observèrent Stanislas Kostka et Thérèse Martin, Maria Goretti et Pier Giorgio Frassati ou Jean XXIII. Pour cela, on a besoin (terme dont l'A. galvaude le sens) d'adultes qui estiment la chasteté et même la virginité; sur ces deux perfections (donc normales), dont l'attrait explique les plus hautes vocations, rien dans le livre de l'A. Mais un chapitre nous renseigne sur l'amoralisme "serein" des habitants de l'île de Samoa! L'adolescence, on en découvre "le vrai visage" dans maints romans d'Europe et de chez nous (ceux de Paule Daveluy, par exemple). Qu'il y ait d'utiles observations et conseils dans l'ouvrage de l'A., je ne le nie pas. Mais l'ensemble ne peut avoir, sur les adolescents(e)s en particulier, qu'un effet profondément nocif.

Joseph d'ANJOU.

André ALSTEEN : *La Masturbation chez l'adolescent*. "Bibliothèque d'études psycho-religieuses". — Bruges (23, quai au Bois), Desclée de Brouwer, 1967, 229 pp., 21,5 cm.

LA BONNE INTENTION de l'A., un *imprimatur* officiel, une élogieuse préface signée par un évêque ne rachètent pas une thèse inacceptable. On insulte la nature, oeuvre de Dieu, et l'adolescence, étape de progrès, non de déchéance (M. Debesse, A. Canal); on bafoue l'âge de raison, acquis dès la septième année; on écarte la révélation du 6e commandement, l'influence de la grâce, l'expérience des saints et des gens sains en affirmant que la masturbation constitue un bienfait (p. 107) dans l'évolution vers la maturité sexuelle. Jésus, Marie, Joseph, des milliers de confesseurs et de vierges n'ont donc jamais atteint l'âge adulte! Enormité dont le rappel aurait dû orienter l'A. sur une autre piste que n'encombreraient pas illusions et contradictions. Pour lui, la masturbation demeure une chute, une faute (168, 169, 174, 178), un symptôme morbide à traiter (116, 124, 143, 147), un repliement narcissique (126) contre quoi il faut lutter (151-159); mais on ne devrait pas l'arrêter de peur de bloquer (première

rengaine de l'ouvrage) "l'ouverture en cours vers les valeurs adultes" (114). Textuel! La virginité, alors : maladie, régression, impossibilité? De qui veut-on se moquer? Le boniment "pastoral" de la fin n'empêchera pas les adolescents ou de mépriser qui méprise leur aptitude à la vertu, même héroïque (Claudel, Pie XII, Paul VI), ou de régler à leur guise la mesure de masturbation qui leur convient (on sait ce qu'en décident certains étudiants de Montréal), jusqu'au jour où ils deviendront des cas cliniques, sujets de thèse! A la psychanalyse tronquée de l'A., qu'hypnotise et aveugle le prétendu rôle des "fantasmes" (second leitmotiv), manque une remarque capitale de Freud, pour qui la recherche du plaisir sexuel hors de son ordination à la fécondité manifeste déviation ou perversité. Entre la culpabilité psychique, que ressent, selon le Dr Berge, le bambin de trois ans, et le remords moral, qui affecte l'adolescent, il y a la marge qui distingue de l'inconscient irresponsable la conscience capable de responsabilité. On ne pallie pas les inconvénients dus au puritanisme et à l'ignorance par un laxisme pseudo-savant. Même le désordre matériel et non formel, à n'importe quel âge, doit être évité (Pie XII), avec d'autant plus de soin (ce qui suppose "la manière", et l'A. offre là-dessus d'excellents conseils) que, dans un monde aphrodisiaque (Bergson), tout peut exaspérer la sensibilité sexuelle (Fr. Duyckaerts). Par leur lâche refus de favoriser la chasteté qu'ils renient, les adultes (?), avec la complicité de l'A., se font les pires ennemis de l'enfance et de l'adolescence (M. Chambré). Aux "autorités" que produit l'A. et à son élucubration personnelle, aussi mal écrite (il ignore décidément le français) que mal pensée, la psychologie, la philosophie, la théologie, l'enseignement de l'Eglise et des papes, l'expérience quotidienne enfin permettent d'attribuer le poids d'une bulle d'air malsain.

Joseph d'ANJOU.

Fr.-Xavier VON HORNSTEIN et Adolphe FALLER : *Sexologie. Amour, sexe, vie conjugale*. Traduit par L. Brevet et R. Virrion. — Mulhouse (Porte et Miroir), Editions Salvator, 1966, 543 pp., 21 cm. Prix : 39,60 F, relié toile.

LE MÉRITE de *Sexologie* consiste dans l'ampleur et la justesse des vues, dans la clarté de l'expression et de la présentation. L'inconvénient tient au nombre des spécialistes qui ont collaboré à l'ouvrage (vingt-deux), mais se réduit à quelques doublets et à certaines contradictions. On aurait dû, à propos de la masturbation, éviter d'employer le mot "onanisme", vu la note de la page 313, et omettre ou critiquer l'opinion inacceptable de la page 167, puisque d'autres passages du recueil la condamnent soit expressément (322, 352), soit implicitement (168-173, 321, 330, 354, 439-443, 468, 479-480); il fallait aussi, compte tenu de ce qu'on dit à la page 333, écarter l'abus du mot "besoin". Pour tout le reste, le livre donne entière satisfaction : médecine (physiologie, hygiène, pathologie), psychologie différentielle des sexes, sens sacré de la sexualité (qui entraîne à la fois estime et pudeur), fréquentations, préparation au mariage, éducation sexuelle (théorique et pratique), morale conjugale avec ses problèmes (physiques, psychologiques, canoniques, moraux), et même, quoique sommairement, histoire, ethnologie et littérature dans leur rapport avec la sexualité. Petite encyclopédie d'une grande ri-

chesse, qui offre, outre une table claire et détaillée, des index (alphabétique et onomastique) et des bibliographies pour lecteurs français et autres. On y trouve, en particulier, des réflexions pertinentes sur l'importance de l'éducation de l'enfant qui a moins de deux ans (255-259), sur l'innocuité de la continence ou périodique ou totale, même pour les époux (201, 437, 445-448), sur l'amitié entre filles et garçons (266), sur la chasteté qui donne son sens plein au sexe (335) et sur les moyens physiques (297, 503), psychologiques (298-300) et spirituels (300, 322) de la préserver, de la cultiver; contre le scandale du milieu (270-273), l'étreinte réservée, l'union libre et le mariage à l'essai, le divorce, l'avortement, l'insémination artificielle, l'usage des tampons intravaginaux, l'onanisme et la contraception (voir l'index alphabétique). Parents, éducateurs, prêtres ont ce qu'il faut ici pour réfuter les erreurs et les fantaisies d'une Cholette-Pérusse, d'un Alsteens ou d'un abbé Brouillet.

Joseph D'ANJOU.

Maison Bellarmin.

Jean-Marie VAISSIÈRE : *L'Amour humain*. — Québec (Case postale 3062, Saint-Roch), Cercles canadiens de formation civique, 1965, 200 pp., 21 cm.

UN LAÏC, autrement soucieux de foi et de morale que certains prêtres d'aujourd'hui, parle de l'amour humain selon toutes ses exigences : conjugales et virginales, humbles et sublimes, familiales et sociales. Il n'a pas peur de la chasteté, ni du mot, ni de la vertu. Il ne s'en excuse pas devant l'effronterie des "fils des ténèbres" ou la démission des "fils de la lumière". Son culte même de la famille, dont il exalte, à la suite des papes, l'institution et les ressources spirituelles, lui permet de comprendre la transcendence de la virginité consacrée, l'inhumanité des crimes commis contre la sainteté de l'amour et du foyer (divorce, avortement, stérilisation, contraception, scandale de l'immoralité tolérée ou favorisée, dans la littérature, le cinéma, la presse, la publicité et sur les ondes), la folie de l'étatisme neutre et la bienfaisance de la religion catholique dans l'organisation scolaire. On trouve dans son ouvrage non la complaisance pour un sexualisme pseudo-scientifique et l'indulgence à l'endroit du vice solitaire ou affiché, mais l'affirmation selon laquelle l'héroïsme s'impose souvent comme "le minimum requis pour n'être pas prévaricateur" ou traître (vérité qu'applique à l'adolescent et au soldat le P. Kelly dans son opuscule toujours actuel, *Jeunesse moderne et Chasteté*). Enfin, sociologue de profession, l'A. montre que certains "remèdes" légaux (crèches, garderies, allocations aux mères célibataires...), par la prime qu'ils offrent à la désintégration familiale, constituent de véritables méfaits antisociaux. Livre facile à lire et qu'on devrait répandre dans les foyers de chez nous.

Joseph D'ANJOU.

Canadians

Eugène CLOUTIER : *Le Canada sans passeport*. Regard libre sur un pays en quête de sa réalité. 2 volumes. — Montréal (1029, côte du Beaver Hall), Editions H M H, 1967, 346 et 450 pages. 20.5 cm.

OUVRAGE à multiples facettes. On croirait, à première vue, se trouver en face de notes de voyage d'un reporter, d'un

reporter qui aurait parcouru et visité tout le Canada, de Saint-Jean, Terre-Neuve à Victoria sur l'île de Vancouver, de la frontière américaine au Grand Nord. On s'aperçoit vite cependant que ce voyageur, plus encore, est avide de contacts humains, qu'il s'est renseigné sur l'histoire de toutes les villes et villages qu'il a visités, qu'il a fait parler les gens avec qui, semble-t-il, il a noué spontanément amitié. Ce qu'il décrit ce n'est pas seulement la géographie physique et humaine du Canada, mais aussi l'histoire de ce pays. Qu'il arrive, par exemple, à Batoche, et aussitôt surgit l'ombre de Louis Riel, dont il raconte les aventures avec une sympathie non dissimulée : "Louis Riel est mort sain de cœur et d'esprit. C'est l'un de nos héros les plus authentiques, quelle que soit par ailleurs la nature des crimes qu'on lui a prêtés. Son destin a dépassé celui de ses juges" (1,237). Les mêmes sentiments de tendresse affleurent quand il parle d'Évangéline, de la déportation des Acadiens et, en général, des minorités françaises des autres provinces. Même intérêt quand il décrit d'autres groupes minoritaires, tels que les Doukhobors et les Mennonites.

L'ouvrage se lit avec plaisir; c'est une sorte de géographie et d'histoire du Canada sans douleur, bourrée d'observations faites sur place dans chacune des dix provinces et écrite dans un style pittoresque et vivant.

Richard ARÈS.

Jean TOULAT : *Canada, Terre promise*. — Paris (6, rue Casimir-Delavigne), Editions Arthème Fayard, 1967, 244 pages. 20.5 cm.

APRÈS *Canada, Terre de France*, paru en 1960, l'auteur présente un autre ouvrage sur le Canada (plus exactement sur le Canada français), à la suite d'un nouveau voyage chez nous et de nombreuses entrevues avec diverses personnalités canadiennes-françaises. Son livre se lit bien et contient des renseignements intéressants sur l'état actuel des esprits au Québec. Il apprendra cependant peu de choses aux Canadiens français; par certains côtés, il demeure plutôt superficiel. L'A., par exemple, répète qu'à la suite d'une quête demandée par l'archevêque de Montréal pour les grévistes de l'amiante, "Duplessis vit rouge... (et) Mgr Charbonneau dut démissionner et partir en exil..." Est-ce bien là de l'histoire ou du potinage? De même, ses réflexions sur notre système d'enseignement et sur notre catéchèse "passée du Moyen Âge à l'ère spatiale". La manière et le style sont d'un journaliste plutôt que d'un auteur scientifique.

Richard ARÈS.

Rosaire MORIN : *Réalités et perspectives économiques*. — Montréal (C.P. 189, Succursale N), Editions de l'Action Nationale, 1967, 200 pages. 21 cm.

CEUX qui veulent connaître exactement la situation économique des Canadiens français en 1967, la lecture de ce volume est indispensable. L'A. semble au courant de tout, il connaît la part que nous détenons dans les banques, les compagnies d'assurance sur la vie, les compagnies d'épargne et de crédit, les compagnies de fiducie, les compagnies de fonds mutuels, de placements, d'assurances générales, etc. Dans cet ensemble, nous ne possédons que 7.2 p. cent, soit environ \$4 milliards sur plus de \$60 milliards. "Nous commandons à peine 5% de l'exploitation des mines, des forêts et de l'énergie du Québec. Nous

maîtrisons 18% de l'économie financière du Québec. Nous ne détenons que 20% des postes-clés du Québec". Les tableaux succèdent aux tableaux, mais le résultat apparaît presque toujours le même : nous n'avons pas notre part et nous sommes en train de nous laisser dénationaliser par un économique qui ne nous appartient pas. L'A. sonne du clairon; il appelle ses compatriotes à la conquête de leur économie. Puisse son appel être entendu, son livre capter l'attention d'une multitude de lecteur!

Richard ARÈS.

Jacques BROSSARD : *L'immigration. Les droits et pouvoirs du Canada et du Québec*. — Montréal (C.P.6128), Les Presses de l'Université de Montréal, 1967, 212 pages. 21.5 cm.

ÉTUDE rédigée en premier lieu pour le Comité parlementaire de la Constitution à Québec. La juridiction sur l'immigration appartient concurremment à Ottawa et à Québec, mais en pratique presque toute la législation provient du gouvernement central, le Québec n'ayant pas jusqu'ici jugé nécessaire de s'engager à fond en ce domaine. L'étude de Me Brossard est claire et concise; elle dit tout ce qu'il faut savoir sur le sujet. Elle se termine par une série de suggestions adressées au gouvernement québécois, selon l'option adoptée par le Québec pour son avenir : régime actuel, statut particulier, association confédérale (États associés), indépendance. Tous ceux qui veulent que l'État québécois assume de plus grandes responsabilités à l'égard de l'immigration devraient se procurer et lire attentivement cet ouvrage. Du point de vue juridique et théorique, il n'en existe pas de meilleur en français.

Richard ARÈS.

Paul-Emile GOSSELIN, *pre* : *Le Conseil de la Vie française, 1937-1967*. — Québec, les Editions Ferland, 1967, 170 pages, 23cm. \$2.00. En vente aux Editions Bellarmin.

NUL N'ÉTAIT MIEUX QUALIFIÉ que Mgr Paul-Emile Gosselin pour raconter les grandes étapes de l'histoire du Conseil de la Vie française, fondé le premier juillet 1937 lors du deuxième Congrès de la Langue française. Secrétaire du Conseil depuis sa fondation, il a vécu personnellement et intensément toutes les activités de cet organisme, qui travaille discrètement, mais efficacement, au soutien et à la défense des intérêts nationaux des populations de langue française en Amérique du Nord. Les nombreuses fondations du Conseil prouvent cette action efficace. Mentionnons : l'Ordre de la Fidélité française; l'Union des Mutuelles-Vie françaises; la Fraternité française, pour l'organisation d'une souscription patriotique annuelle; La Liaison française, à qui on doit le succès des populaires voyages de liaison entre les groupes de langue française de l'Amérique du Nord; l'Institut Camille-Roy, qui organise des tournées de conférences et de chants et diffuse des volumes de lecture à travers les centres canadiens-français et franco-américains; le Comité de Vie franco-américaine; l'Association canadienne des Educateurs de langue française, "la plus prestigieuse fondation du Conseil de la Vie française". A ces fondations du Conseil, il importe d'ajouter ses "grandes entreprises": campagnes de souscription, très fructueuses, en faveur de la presse acadienne et de la radio dans l'Ouest canadien; organisation du troisième Congrès de la Langue française et du Congrès de refrancisation. Il faut souligner également les mémoires, nombreux et bien

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

faits, présentés soit aux gouvernements d'Ottawa et de Québec, soit à diverses Commissions : Rowell-Sirois, Massey, Tremblay, Fowler, Laurendeau-Dunton. Ce dernier mémoire compte parmi les meilleurs qui ont été présentés à la Commission Laurendeau-Dunton; une importante maison d'édition de Toronto a accepté d'en publier la partie principale.

Aux fondations, aux entreprises, aux mémoires et aux délégations, il faut enfin ajouter l'ensemble de l'activité intérieure du Conseil où sont étudiées de nombreuses questions et où arrivent, de plusieurs côtés, diverses demandes. Mgr Gosselin affirme que son volume n'a pas la prétention d'être une histoire exhaustive du Conseil de la Vie française. Il ne faudrait pas prendre cette affirmation dans un sens absolu. L'ouvrage actuel donne déjà une excellente idée des accomplissements substantiels du Conseil de la Vie française au cours des trente dernières années.

Albert PLANTE.

INSTITUT CANADIEN D'ÉDUCATION DES ADULTES : **La participation de la collectivité à une planification économique.** Les Cahiers de l'I.C.E.A., no 3. — Montréal (506 est, rue Ste-Catherine), I.C.E.A., 1967, 150 pages, 21 cm.

DANS CE PETIT VOLUME, le lecteur trouvera peu de théories et beaucoup de faits, c'est-à-dire peu de considérations abstraites et beaucoup d'exemples et d'expériences en cours soit au Québec, soit au Canada, soit ailleurs dans le monde, en particulier en France. Les titres de chapitre en disent le contenu : Qu'est-ce que la planification économique? Les modalités de consultation. Les organismes de planification du Canada. L'animation sociale, expérience du B.A.E.Q. L'expérience du Lac St-Jean. La planification en France. Pour compléter ces chapitres, on a reproduit deux articles de Robert Caillot publiés déjà dans la revue *Economie et Humanisme* sur "L'enquête-participation à *Economie et Humanisme*". Le tout forme un cahier instructif qu'il sera bon de consulter à l'occasion.

Richard ARÈS.

François LAFORTUNE (photos) et Gilles VIGNEAULT (textes) : **Où la lumière chante.** — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966, 82 photos, 28,5 cm.

LE PHOTOGRAPHE ET LE POÈTE se sont donné la main pour livrer de la ville de Québec une image où la lumière transfigure les objets les plus simples et les plus familiers. De Québec, nous revoyons les vieilles maisons, revêtues différemment selon les saisons et aperçues d'angles nouveaux et suggestifs. Dans le jeu des clairs-obscur, personnes et choses transmettent un message que Gilles Vigneault a traduit en un parler savoureux. Si les choses sont vieilles, évocatrices d'un passé lourd de souvenir, les enfants, eux, débordent de jeunesse et de fraîcheur, promesse d'avenir. Une sorte de complicité entre le photographe et le poète, leur a permis de donner à tout ce qu'ils touchent une dimension inattendue, un horizon insoupçonné. L'amateur de beauté ne connaîtra pas ici tous les aspects de la ville de Québec, mais ceux que lui présente cet ouvrage l'introduisent au cœur même du peuple et lui dévoilent l'âme des choses mêlées à la vie quotidienne. En définitive, c'est une leçon de sagesse que nous recevons, en apprenant à découvrir l'essentiel jusque dans les plus petits détails.

Jean-Paul LABELLE.

Maison Bellarmin.

EN COLLABORATION : **Récits du temps de Pâques.** Coll. "Livre de vie". — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1967, 190 pp.

Onze récits d'auteurs célèbres et se rapportant aux personnages de la Semaine Sainte et de Pâques, v.g. "Le point de vue de Ponce Pilate", par Paul Claudel, "Un garçon s'enfuit dans la nuit", par Daniel-Rops, "Judas", par Lanza del Vasto, etc.

EN COLLABORATION : **Les Etats généraux du Canada français.** — Montréal (C.P. 148, Station "N"), 1967, 128 pp.

Principaux documents se rapportant à l'assemblée préliminaire des Etats généraux tenue à l'Université de Montréal du 25 au 27 novembre 1966 : messages d'ouverture, rapports préliminaires, résolutions, opinions des journalistes et liste des délégués à ces assises.

Henri BERNARD : **Le pèlerinage dans la pastorale d'aujourd'hui.** Coll. "Présence". — Montréal (245 est, boul. Dorchester), Editions Fides, 1966, 104 pp.

Dans cet essai sociologique, l'A. étudie l'interaction du pèlerinage sur l'Eglise et de l'Eglise sur le pèlerinage. Le pèlerinage intègre dans l'Eglise, socialise la piété et la dévotion, répond à l'appel du sacré chez la masse.

ASSOCIATION DES PARENTS DU QUÉBEC : **Confectionnalité à la page sur cette terre des hommes.** — Dolbeau (122, rue des Cèdres), 1967, 48 pp.

La voix des Parents de la Régionale Louis-Hémon présente avec force et clarté son point de vue sur le problème de la confectionnalité de l'école au Québec. "Les parents, y lit-on dans la Présentation, veulent profiter de cette occasion, non seulement pour affirmer publiquement leur foi, mais aussi pour manifester leur ferme volonté d'assurer à leurs enfants une réelle éducation chrétienne, c'est-à-dire une éducation qui fera épanouir toutes les richesses humaines de leurs enfants, richesses orientées vers une destinée éternelle." Brochure d'actualité à connaître et à répandre.

Charles DE FOUCAULD : **Lettres et carnets.** Coll. "Livre de vie". — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1966, 250 pp.

Choix des meilleurs textes depuis la conversion de Charles de Foucauld jusqu'à sa mort en plein désert. Lecture spirituellement revigorante.

CAHIERS LAËNNEC : **Les greffes d'organe** (mars 1966), **La liberté du malade** (juin 1966), **La démographie médicale** (septembre 1966). — Paris (12, rue d'Assas).

Numéros spéciaux sur des sujets d'actualité dans le monde de la médecine.

Jacques-A. LAMARCHE : **Les caisses populaires.**

Claude JASMIN : **Les artisans créateurs.** — Roger CARDINAL : **Le dessin.** — Jacques-A. LAMARCHE : **L'ABC de la finance.** Coll. du Cep, nos 1 à 4. — Montréal (1083, avenue Van Horne), Lidec, 1967, 146, 120, 144 et 146 pp.

Nouvelle collection s'adressant aux collègues, aux écoles et au public (d'où le sigle C.E.P.) et ayant pour but de vulgariser, de mettre à la portée de tous, les connaissances humaines modernes. Dans ses deux brochures, Jacques Lamarche explique très bien ce que sont les caisses populaires et la finance moderne (cette dernière brochure initie le lecteur, entre autres choses, au fonctionnement de la Bourse). Les deux autres brochures sont illustrées et renferment d'utiles renseignements.

Maurice GAGNON : **Opération Tanga.** — Yves THÉRIAULT : **Le dernier rayon.** Coll. "Lidéc-Aventures". — Montréal (1083, avenue Van Horne), Editions Lidéc, 1966, 148 et 142 pp.

De nouveau, l'Unipax et l'agent secret canadien sont à l'oeuvre et entreprennent des missions difficiles et dangereuses. Romans d'aventures futuristes pour les jeunes.

PAUL VI : **Le développement des peuples, "Populorum progressio".** — Paris (17, rue de Babylone), Editions du Centurion, 1967, 126 pp.

Texte de l'encyclique du pape Paul VI, avec une introduction du P. Vincent Cosmao, directeur général adjoint du Centre international de formation et de recherche en vue du Développement harmonisé.

Armand TREMBLAY, O.M.I. : **A l'heure de l'évolution.** — Cap-de-la-Madeleine (12, rue Saint-Denis), Les Editions Desilets, 1967, 64 pp.

Essai sur la crise religieuse actuelle. A l'aide de nombreuses déclarations des papes et du Concile du Vatican, l'A. équilibre les notions de liberté et de responsabilité, d'autorité et d'obéissance dans l'Eglise. Il écrit : "Si trop de personnes responsables se taisent, qui défendra l'autorité? Pourtant elle est bien, toujours et vraiment, la base de toute société."

André VACHON : **L'édition universitaire en France.** — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967, 68 pp.

Rapport d'une enquête faite en France sur la situation de l'édition. Brochure boursée de renseignements utiles.

Benoît LACROIX, O.P. : **Lionel Groulx.** Coll. "Classiques canadiens". — Montréal, Editions Fides, 1967, 96 pp.

Choix de textes du chanoine Groulx. Une brève introduction présente l'écrivain.

Jean CORDELIER : **Mme de Sévigné par elle-même.** Coll. "Ecrivains de toujours". — Paris (27, rue Jacob), Editions du Seuil, 1967, 192 pp.

Biographie de la célèbre épistolière à l'aide de ses propres lettres. Abondamment illustré.

Léo-Paul DESROSIERS : **L'Ampoule d'or.** — Montréal, Editions Fides, 1967, 212 pp.

Réédition d'un très beau roman dont *Relations* (janvier 1952) a déjà dit beaucoup de bien.

OUVRAGES REÇUS

- ALLEN, H. C.: **Les États-Unis.** Histoire, politique, économie. 2 vol. Coll. « Marabout Université », 126, 127. — Québec, Marabout-Kasan, 1967, 286 et 288 pp.
- BASSET, Bernard, S.J.: **Mes ouailles et moi.** Journal d'un « bon » pasteur. Traduit de l'anglais par J.-A. Biot. — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 120 pp.
- de BOUCHARD, Mme Pierre: **Quelques Anges.** Préface du P. de Parvillez. — Paris, Beauchesne et ses Fils, 1967, 53 pp.
- CAHIERS DE SAINTE-MARIE: **Littérature québécoise. Voix et Images du Pays.** Celles de Damase POTVIN, RINGUET, ANNE HÉBERT, Gatién LA-POINTE, Rina LASNIER, Yves THÉRIAULT, Jacques FERRON, Gérard BESSETTE, Félix-Antoine SAVARD, Lettre inédite de Saint-Denys GARNEAU. — Montréal, 1180, rue Bleury, 1967, 131 pp.
- CALVET, Mgr Jean: **Mémoires.** Introduction de l'abbé Charles Molette. — Lyon, Éditions du Chalet, 1967, 147 pp.
- CARBONELL, Charles-Olivier: **Le grand octobre russe. 1917: la Révolution inimitable.** Coll. « Un brûlant passé ». — Paris, Éditions du Centurion, 1967, 287 pp.
- CHABANIS, Christian: **Gustave Thibon, témoin de la lumière.** Préface de Jacques Madaule. Coll. « Beauchesne », 15. — Paris, Beauchesne et ses Fils, 1967, 227 pp.
- DAGENAIS, André: **Évolution conjugale. Deux niveaux dans le mariage.** Documents divers, Note sur la Triadologie. — Montréal, Éditions du Québec international (1249 ouest, rue Bernard), 1967, 140 pp.
- DENIS, Henri: **Pour une prospective théologique.** Coll. « Points de repère ». — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 139 pp.
- EN COLLABORATION: **Célébrer l'Office divin.** Coll. « Kinor ». — Paris, Éditions Fleurus, 1967, 208 pp.
- EN COLLABORATION: **La civilisation des loisirs.** Culture, morale, économie, sociologie: une enquête sur le monde de demain. Coll. « Marabout Université », 125. — Québec, Marabout-Kasan, 1967, 288 pp.
- GABOURY, Placide, S.J.: **Devenir religieux.** Coll. « Essais pour notre temps », 2. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 117 pp.
- GABOURY, Placide: **Matière et structure. Réflexions sur l'oeuvre d'art.** Coll. « Essais pour notre temps », 6. — Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 184 pp.
- GHEORGHU, Virgil: **La tunique de peau.** Roman. Le Cercle du livre de France. — Paris, Plon, 1967, 309 pp.
- HÉBERT, Anne: **Le temps sauvage, La Mercière assassinée, Les Invités au procès.** Théâtre. Coll. « L'Arbre », G2. — Montréal, Éditions HMH, 1967, 189 pp.
- HIRTLE, W. H.: **The simple and progressive forms. An Analytical Approach.** Cahiers de psychomécanique du langage, 8. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967, 115 pp.
- JOESTEN, Joachim: **La vérité sur le cas Jack Ruby.** Traduit de l'allemand par Madeleine Cé. — Paris et Tournai, Casterman, 1967, 167 pp. et 4 pp. de hors-texte.
- JOLY, André: **Négation and the comparative Particule in English.** Cahiers de Psychomécanique du langage, 9. — Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1967, 44 pp.
- KOHLER, Claude: **Jeunes déficients mentaux.** De l'enfance à l'âge adulte. Coll. « Psychologie et sciences humaines ». — Bruxelles, Éditions Charles Dessart, 1967, 445 pp.
- de LAUNAY, Jacques: **Les grandes controverses du temps présent, I: 1914-1945; II: 1945-1965.** Coll. Marabout Université, 122, 123. — Québec, Marabout-Kasan, 1967, 382 et 384 pp.
- LEBEAU, Paul, S.J.: **Jean Daniélou.** Coll. « Théologiens et spirituels contemporains ». — Paris, Éditions Fleurus, 1967, 162 pp.
- LEBRETON, Jacques: **Sans yeux et sans mains.** Préface de Louis Rétif. — Paris et Tournai, 1966, 268 pp.
- LESAGE, Germain, O.M.I.: **Conquis par les Boliviens.** — Ottawa, Université Saint-Paul, 1967, 235 pp.
- LAURENTIN, René: **L'Église et les Juifs à Vatican II.** Coll. « Église vivante ». — Paris — Tournai, Casterman, 1967, 136 pp.
- LECLOS, Grégoire: **On demande bonne à tout faire.** Roman. — Coll. « Témoignages ». — Mulhouse, Éditions Salvator; Paris et Tournai, Casterman, 1967, 199 pp.
- LIPS, Dr A. C. M.: **Mariage, épanouissement humain.** Traduit du néerlandais par C. Boey. Coll. « Amour-Mariage ». — Mulhouse, Éditions Salvator; Paris et Tournai, Casterman, 1967, 325 pp.
- MAERTENS, Thierry: **La promotion de la femme dans la Bible.** Coll. « Points de repère ». — Paris et Tournai, 1967, 230 pp.
- MAUCO, Georges: **Psychanalyse et Éducation.** Coll. « L'Enfant et l'Avenir ». — Paris, Aubier — Montaigne, 1967, 260 pp.
- MCGOEY, John H, S.F.M.: **The Uncertain sound.** — Don Mills, Ont., Longmans Canada Limited, 1967, 224 pp.
- MITCHELL, Sr E.: **Messire Pierre Boucher (écuyer), seigneur de Boucherville, 1622-1717.** — Montréal, Librairie Beauchemin, 1967, 389 pp.
- MONET, Jean: **Vos biens, votre décès et les impôts.** Comment réduire les impôts et protéger ses biens par l'utilisation de: la donation, la compagnie, les intérêts commerciaux, les régimes de retraite, l'assurance-vie, le testament, la communauté de biens, l'évaluation. — Montréal, Librairie Beauchemin, 1967, 214 pp.

Vient de paraître

JULES-PAUL TARDIVEL, LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS 1851-1905

par Pierre SAVARD

« Cahiers de l'Institut d'Histoire » N° 8

Surnommé « Je Louis Veullot du Canada », Jules-Paul Tardivel apparaît comme l'un des grands noms de l'histoire du journalisme au Canada français. L'auteur a choisi de traiter un aspect moins connu de la carrière du journaliste : ses positions devant la France, et son attitude devant le « mirage américain ».

Cette étude éclaire la mentalité canadienne-française aux fortes composantes nord-américaine et européenne à la fois, et montre quelques-uns des refus et des acceptations qui ont rythmé son évolution culturelle. Elle apporte également du neuf sur la tradition du journalisme indépendant et celle de la presse catholique au Québec. Enfin, elle projette quelques lumières sur la fin du 19^e siècle canadien-français encore trop peu connu.

6 x 9, xxxviii-506 pages, 1967, broché, \$10.00.

En vente chez votre libraire et chez l'éditeur :

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
C.P. 2447, Québec 2, Québec.

L'homme moderne et la socialisation

Analyse éthico-sociale du phénomène

par l'abbé Louis O'Neill

85 pages, \$1.25

LES ÉDITIONS BELLARMIN

8100, boulevard Saint-Laurent

Montréal-11

« Le temple de la lumière »

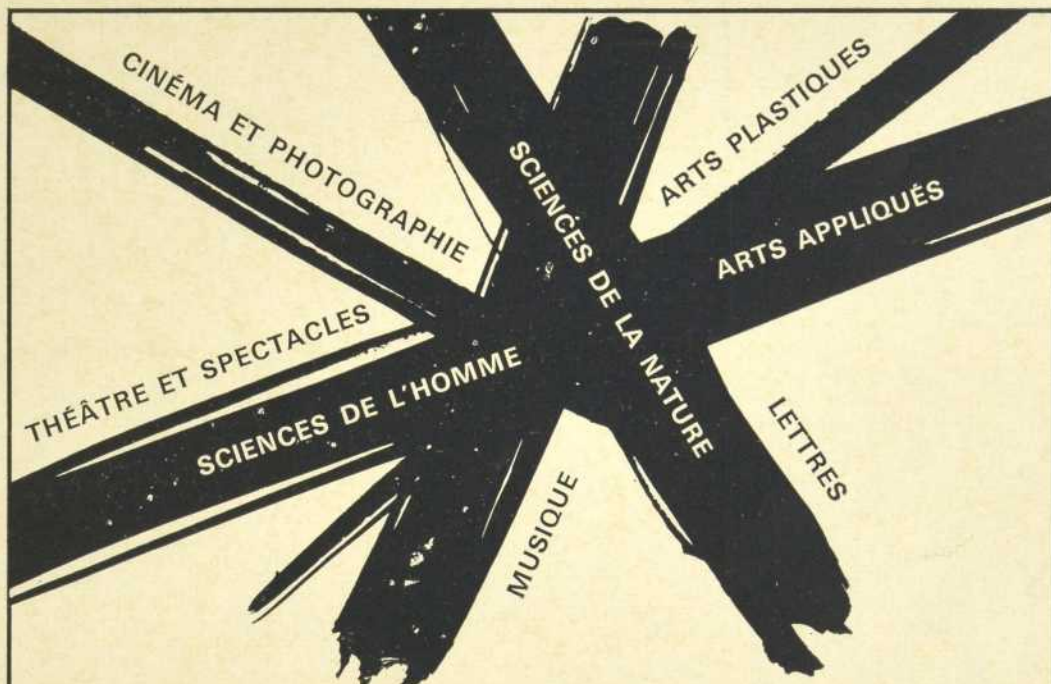
Pour vos ampoules
tubes fluorescents
et
fournitures électriques



JEAN BÉLAND, Ing. P.,
président
et directeur général

7152, boul. Saint-Laurent, Montréal

274-2465*



ARTISTES CRÉATEURS ET CHERCHEURS

Le ministère des Affaires culturelles vous offre des subventions pour vous aider à mener vos projets à bonne fin.

Remarquez qu'il s'agit de subventions à la recherche et à la création, non de bourses d'études.

Si vous désirez poursuivre des recherches en sciences de l'homme ou en sciences de la nature, créer une oeuvre ou exécuter des recherches dans les domaines suivants :

LETTRES
MUSIQUE
THÉÂTRE ET SPECTACLES
ARTS PLASTIQUES ET ARTS APPLIQUÉS
CINÉMA ET PHOTOGRAPHIE
SCIENCES DE LA NATURE ET
SCIENCES DE L'HOMME

vous pouvez bénéficier de l'aide gouvernementale.

Veillez vous renseigner auprès du service à l'Aide à la création et à la recherche, ministère des Affaires culturelles, Hôtel du Gouvernement, Québec. Les demandes doivent parvenir au ministère avant le 1er octobre 1967.

MINISTÈRE DES AFFAIRES CULTURELLES DU QUÉBEC



marabout COLLECTIONS

LE TRAVAIL AU FEMININ

par R. Gubbels

Un volume de 192 pages, illustré de
16 pages de photos en noir et blanc

PRIX SUGGÉRÉ: 1,50\$



marabout service

PAR SON TRAVAIL, sexes, (tant sur les plans physique, intellectuel et affectif) et donne naissance à une conception nouvelle du couple, de la famille et de leurs exigences sociales.

Non seulement elle participe au développement économique d'un monde en pleine mutation, mais se pose aussi comme une étape essentielle du progrès de l'humanité.

Ainsi, la notion du travail féminin ou masculin remet en question tout le problème de la complémentarité des sexes.

Sociologue et économiste de renom, R. Gubbels analyse toutes les structures sociales d'hier et d'aujourd'hui. Il combat les préjugés, aligne les faits et formule un ensemble de solutions pour demain.

Distributeur général pour les Amériques : D. KASAN - 226, Est, Christophe Colomb, QUEBEC P. Q.

